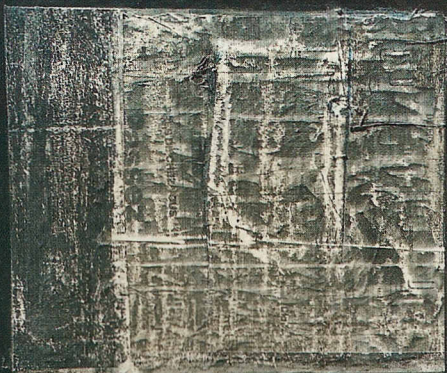


Guy Debord

“Cette mauvaise réputation...”



Médiathèque Doc



0048769

folio

Guy Debord

“Cette mauvaise réputation...”

« Spécialistes homologués par des autorités inconnues, ou simples supplétifs, les experts révèlent et commentent de frès haut toutes mes sottes erreurs, détestables talents, grandes infamies, mauvaises intentions... »

Tableau sans légende. 92 x 110 cm.
Panneau bois, acrylique et collage. 1993 Arles-Bessompierre.



Texte intégral



9 782070 407002

ISBN 2-07-040700-4

A 40700



catégorie

1

194
DEB

Guy Debord

“Cette mauvaise
réputation...”

Gallimard

«J'espère... m'être tenu à la règle
que je m'étais fixée au commence-
ment de mon discours. J'ai tenté
d'annuler l'injustice de cette mau-
vaise réputation et l'ignorance de
l'opinion.»

Gorgias de Léontium

En mai dernier, à l'occasion de la réédition d'un livre de 1985 dans lequel j'avais été amené à nier, assez aisément d'ailleurs, ma douteuse culpabilité dans un assassinat, j'estimai qu'il convenait déjà d'évoquer la modernisation de la critique que ce temps a pu destiner à me contredire (il est vrai que j'ai eu toutes sortes d'aventures, et je conviendrai qu'aucun genre n'a pu venir pour améliorer les autres. Je n'ai pas cherché à plaire). J'écrivais donc d'une telle critique toujours mieux complétée : « Désormais, pour me faire une mauvaise réputation, elle va accumuler, sur chaque sujet, les dénonciations péremptoires. Spécialistes homologués par des autorités inconnues, ou simples supplé-
tifs, les experts révèlent et commentent de très haut toutes mes sottes erreurs, détes-

tables talents, grandes infamies, mauvaises intentions.» Je vais maintenant en apporter assez de preuves.

Je me limiterai aux plus étourdissantes séries d'exemples évoqués dans les propos des médiatiques de mon pays, durant les années 1988 à 1992; et je publierai avec précision les documents en suivant l'ordre chronologique, qui est plus impartial. Dante disait que c'est plutôt avec le couteau qu'il faudrait répondre à des arguments d'une telle bestialité. C'était un autre temps. Je ferai parfois quelques observations modérées : sans jamais penser à me faire passer moi-même pour meilleur que je ne suis.

En janvier 1988, le très vulgaire magazine illustré *Globe* me range parmi des « Grands Silencieux », qui se tiendraient à l'écart des vulgarités médiatiques; dans l'étrange compagnie, notamment, d'un général François Mermet, alors chef des services secrets français, et de Jacques Focart, si longtemps « homme de l'ombre » pour les menées capitalistes en Afrique. Il révèle que ce Debord, « seul rival du marxisme régnant, jeta la génération de 68 à l'assaut du Vieux Monde et

faillit bien réussir ». Il ne dit pas comment j'ai fait, ni si l'idée était bonne.

Dire que j'ai bien failli réussir me paraît choquant. La réussite sociale, sous quelque forme que ce soit, n'a pas figuré dans mes projets. D'un autre côté, je pense qu'il m'était, en quelque sorte, impossible d'échouer, puisque, ne pouvant faire rien d'autre, j'ai certainement fait ce que je devais. Pensant, presque sur tous les points, le contraire de ce que presque tout le monde pensait, j'ai réussi à le dire assez publiquement, et la catastrophe annoncée de toute une société a depuis démontré que je ne manquais pas d'esprit. Je ne crois quand même pas avoir été, en plus, astreint à l'obligation de réussir à convaincre de mes bonnes raisons des gens qui étaient profondément attachés à des perspectives contraires, ou au moins stipendiés pour faire semblant d'y croire. J'ai réellement essayé, mais pas au delà de mon talent, ni des jours historiques. Un trait de caractère m'a, je crois, profondément distingué de presque tous mes contemporains, je ne l'aurai pas dissimulé : *je n'ai jamais cru que rien dans le monde avait été fait dans l'intention précise de me faire plaisir*. Les caves, pour dire le vrai, raisonnent toujours à l'inverse. Je ne pensais pas non plus que nous

étions là pour réussir de bonnes affaires; je doutais même fort de leur agrément. Je n'ai été le rival de personne.

En mai 1988, la revue *Le Débat*, dans une rubrique intitulée *Dictionnaire de notre époque*, me définit ainsi : « L'homme le plus secret pour l'un des sillages publics les plus significatifs des vingt-cinq dernières années... à l'âge de la culture de masse, Debord et ses compagnons situationnistes auront fourni l'exemple achevé des ressources de la minorité active, auréolée de son mystère et transformant son absence même en principe d'influence. » Ici, on voudrait prétendre se placer plus haut, à l'étage de la pensée historique, mais en réalité aujourd'hui elle ne peut plus être, là, rien de mieux que le dessus du panier d'une néo-université se cooptant avec l'aide des *media*. Comment peut-on transformer son absence même en principe d'influence? C'est idiot. Peut-on imaginer quel puéril rituel conspiratif pourrait être propre à auréoler de mystère un quidam? Ceux qui ont eux-mêmes tout cru pensent tout croyable. Ils savent très pertinemment, mais ne doivent pas dire, que la culture de

masse ment ou se trompe sur tout ce qui peut se rapprocher d'un commencement d'intérêt. Et ce n'est pas par un regrettable hasard : c'est sa fonction comme culture de masse. C'est seulement dans un tel contexte que l'historien Pascal Dumontier, qui a écrit en 1990 *Les Situationnistes et Mai 1968*, est amené à faire cette remarque : « Effectivement, il faut rappeler que seules les sources issues de l'I.S. ou de ceux qui leur furent proches nous permettent d'en parler un tant soit peu. » Cette étonnante absence de toute autre source indépendante, touchant l'I.S., dans l'information contemporaine, ne peut être attribuée au succès de la conspiration situationniste; mais plutôt au changement de l'état du monde. C'est ainsi que déjà vers 1960 en Europe occidentale, « la police de la pensée » médiatique pouvait traiter des revues et des livres qui paraissaient légalement, et qui étaient très lus.

Ce même *Débat* a d'ailleurs vite compris que j'avais ajouté, à la déplaisante aventure, quelques défauts qui m'étaient personnels : « Ce qui a fasciné chez Debord, c'est un style. Son impact : le résultat électrique d'une apologie du dérèglement de tous les sens coulée dans la fermeté froide d'une prose classique,

quelque part entre Retz, Saint-Just et le Marx pamphlétaire. » On est facilement coupable d'avoir du style, là où il est devenu aussi rare de le rencontrer que la personnalité elle-même. N'est-ce pas avouer son manque de considération pour l'esprit démocratique-spectaculaire ? J'ai été assurément allergique aux méthodes de dérèglement des sens qui ont été fabriquées par l'industrie des temps récents, mais je ne m'étonne pas d'être intemporellement réputé vouloir encourager au dérèglement de tous les sens, avec ce voyou de Rimbaud, aux yeux de modestes fonctionnaires qui se sont toujours et partout crus obligés de respecter le moindre règlement des modes de l'instant. L'évocation indignée de la clarté du langage paraît chargée de rappeler l'offensante aristocratie, et donc d'odieux temps moins scolarisés, c'est-à-dire moins riches en diplômes. Les exemples des auteurs classiques cités, et ils n'ont pas été choisis innocemment, ont été tous trois des gens dangereux : ils ont du sang sur les mains, ayant participé à des guerres civiles. Ils ont donc fait figure, en divers moments, d'ennemis du Consensus. Ces préparatifs bien conduits, *Le Débat* peut alors produire avec assurance l'explication définitive d'un personnage qui, au premier instant, lui

avait paru digne de si graves méfiances : « Où l'on voit l'aspiration radicale à la pureté se mettre à jouer à l'intérieur contre l'entreprise révolutionnaire et en défaire la possibilité concrète au nom même de la sublimité de ses fins. » Le mot dit beaucoup. Cela est écrit en 1988. Il faut donc que l'auteur à ce moment pense encore que « l'entreprise révolutionnaire... concrète » existait bel et bien chez les bureaucrates gouvernant la Russie et divers États satellites. L'imposture ne devait tomber en poussière que dix-huit mois plus tard.

En mai 1988, vient le tour d'un pamphlet de 35 pages serrées intitulé *Échecs situationnistes* (B.P. n° 357 — 75968 Paris CEDEX 20). Les auteurs, Laura Romild et Jacques Vincent, semblent avoir cherché à ne rien oublier de tout ce qui serait susceptible d'établir la pertinence du titre. On ne sait qui ils sont, ce qu'ils ont fait, ce qui cause encore leur vive passion présente. Ils y vont si gaie-ment qu'il devient vite difficile de comprendre comment leur ouvrage a pu rester nécessaire pendant une si longue période, vu le malheureux sujet. Qu'est-ce donc qu'un

monde où de tels échecs ne s'oublient pas d'eux-mêmes ; laissent de si tenaces jalousies ? Ils paraissent vouloir faire penser que leur motivation principale, c'est la pitié qui les a émus quand ils ont pu mesurer les ravages entraînés, sur tant de pauvres gens, par cette « idéologie », qui les aura donc si facilement détruits : « Elle fut déterminante dans la vie de milliers de personnes, qui fondèrent sur ces théories critiques implacables des espoirs démesurés, et qui se lancèrent à cause d'elles dans des entreprises aberrantes ! »

Et pourquoi donc ? « À la lutte réelle, les situationnistes préférèrent l'affectation d'un combat solitaire et désespéré contre le "spectacle" érigé par leurs soins en mal orwellien, alors que ce "totalitarisme" inventé de toutes pièces est un pur effet d'autosuggestion. » On pouvait savoir qu'Orwell aussi était suspect : on voit d'où il venait (« Les anarchistes avaient toujours effectivement la haute main sur la Catalogne et la révolution battait encore son plein »). Il n'avait donc usurpé sa gloire rétrospective que de la description d'un totalitarisme imaginaire. Et moi, de quelle ruse encore plus triviale ? « Le présupposé philosophique et psychologique de Debord, avancé dans la première "thèse"

de son livre : "tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation", est faux. Il amalgame dans le même terme de *représentation* des choses différentes et incompatibles. Il mélange la représentation politique, la délégation de pouvoir, avec ses *homonymes* que sont la représentation-spectacle... » On m'en dira des plus incompatibles encore, mais ce sera peine perdue.

« Acharné à se bâtir une gloire rétrospective, Debord fut le chef de parti le plus mauvais du siècle. Il n'a réussi en trente ans d'autorité incontestée qu'à discréditer complètement sa cause et sa personne. » Où aurais-je ainsi mené de telles foules obéissantes ? On prétend donc, assez cyniquement, que j'ai recherché, ou exercé, une *autorité*. En fait, j'ai veillé, on le sait, à ce que le fameux « prestige de l'I.S. » ne s'exerce ni trop, ni trop longtemps. Une seule fois dans ma vie, le 14 mai 1968, j'ai signé une circulaire lancée de Paris *Aux membres de l'I.S., aux camarades qui se sont déclarés en accord avec nos thèses*, qui disait ce qu'il fallait faire maintenant. Je pense que c'était juste, et aussi le juste moment. Mais on croirait que j'ai déchaîné plutôt le feu nucléaire en voyant de tels excès d'horreur vingt ans plus tard.

«Debord considère le monde comme un échiquier, et ceux qui gouvernent ne font pas autrement. (...) Il a montré autrement son manque d'humanité, croyant montrer là de la force, particulièrement à chaque occasion où il a honteusement dénigré les exclus du situationnisme, qu'il avait bel et bien acceptés auparavant, tels qu'ils étaient...» Il faut donc penser que même à ne considérer que ceux qui ont eu l'occasion de participer à cette I.S. volontairement si restreinte, j'en avais encore bien trop séduit ! (Mais, «tels qu'ils étaient», avaient-ils su tous rester?) «Le langage de la séduction, lorsqu'il sert à communiquer une théorie par surcroît, est le langage de la vente, c'est-à-dire de la prostitution.» On reconnaît à de tels buts des «bourgeois», et même des «rentiers».

«Le slogan de ce bluff, c'est "Ne travaillez jamais".» Est-ce un bluff si facile à soutenir? Contradictoirement, les auteurs de ce pamphlet éclairé prétendent m'apprendre à arnaquer mieux. J'aurais dû faire meilleur usage de tout l'argent soustrait, ou plutôt si scandaleusement taxé, chez Lebovici, disent-ils comme s'ils pouvaient savoir de près tout ce qui caractérise l'opération. (*Je ne fais pas de*

politique.) «Alors que les hommes politiques de n'importe quelle tendance passent leur vie à détourner des fonds de n'importe quelle provenance au profit de leur propagande, les terribles situationnistes qui n'ont même pas eu à se salir les mains pour en avoir autant qu'ils voulaient n'ont su en faire que des cocottes en papier!» Il faut remarquer que ces deux-là paraissent les deux derniers en France à croire naïvement que l'argent détourné par les politiciens aurait réellement pour but, civiquement nécessaire en somme, le financement des partis politiques, «sans enrichissement personnel», comme s'expriment toujours les amnisties. Partant de ce faux exemple, ils m'inventent, pour me le reprocher dans le même instant, l'imbécile projet, mû par on ne sait quel incroyable scrupule, de n'avoir peut-être rien recherché d'autre que la publication de livres.

Je connais très bien mon temps. Ne jamais travailler demande de grands talents. Il est heureux que je les aie eus. Je n'en aurais manifestement eu aucun besoin, et n'en aurais certainement pas fait usage, dans le but d'accumuler des surplus, si j'avais été originellement riche, ou si même j'avais au moins bien voulu m'employer dans un des

quelques arts dont j'étais peut-être plus capable que d'autres, en consentant une seule fois à tenir le moindre compte des goûts actuels du public. Ma vision personnelle du monde n'excusait de telles pratiques autour de l'argent que pour garder ma complète indépendance ; et donc sans m'engager effectivement à rien en échange. L'époque où tout se dissolvait a beaucoup facilité mon jeu à cet égard. Le refus du « travail » a pu être incompris et blâmé chez moi. Je n'avais certes pas prétendu embellir cette attitude par quelque justification éthique. Je voulais tout simplement faire ce que j'aimais le mieux. En fait, j'ai cherché à connaître, durant ma vie, bon nombre de situations poétiques, et aussi la satisfaction de quelques-uns de mes vices, annexes mais importants. *Le pouvoir n'y figurerait pas*. J'aime la liberté, mais sûrement pas l'argent. Comme disait l'autre : « L'argent n'était pas un désir de l'enfance. »

Je pense qu'on ne peut croire, avec cela, que je me sois jamais montré trop séduisant, dans la société présente, puisque je n'ai en aucun cas dissimulé quel mépris me paraissent mériter ceux qui, à tant de sujets, avaient si tranquillement rampé dans les illusions établies.

Romild et Vincent ajoutent maladroitement cette seule explication que l'on sente réaliste quant à la nécessité de ce libelle : « Debord et les situationnistes sont nos dernières photos-souvenirs de mai 68, quand tous les autres protagonistes de l'affaire se sont rangés, se sont vendus, ont tout oublié. » Voilà pourquoi on peut, si tardivement, mériter enfin que Laura Romild et Jacques Vincent se mettent à l'ouvrage pour vous tresser des lauriers spéciaux.

Dans *Le Monde* du 22 juillet 1988, Roger-Pol Droit écrit : « Par temps de tapages, il faut quelque fermeté pour cultiver l'ombre. Guy Debord est devenu célèbre en secret. Critique radical de la société actuelle, il s'emploie depuis trente ans à défaire le système général d'illusion qui englobe l'Est comme l'Ouest. Membre de l'Internationale situationniste dont il fut l'un des fondateurs, il a notamment publié *La Société du spectacle*. Il a signé plusieurs films, et diffusé bon nombre de textes sous divers pseudonymes, pas tous identifiés. La plupart n'en savent pas beaucoup plus. Debord est en effet passé maître

dans l'art de brouiller les pistes et de semer des silences au creux des phrases, sans laisser de traces. On le reconnaît seulement à des formules effilées comme un scalpel, à une prose froide, d'une dureté exemplaire. À cet égard, pas de doute : ces *Commentaires sur la société du spectacle* sont bien de Guy Debord, ayant adopté pour une fois son nom comme pseudonyme. Vingt ans après, le diagnostic qui a fait sa renommée et assuré son influence — considérable en certains milieux — paraît largement confirmé par les faits.»

Je n'ai jamais rien publié sous un pseudonyme. C'est précisément parce que la vérité se trouve être telle que ce médiatique doit évoquer *divers* pseudonymes, et qui ne sont « pas tous identifiés ». C'est pour donner trompeusement à penser qu'il aurait par lui-même réussi à en identifier au moins un, et plutôt six ou huit. Mais non, ce n'est qu'un mensonge. On souhaite, bien sûr, ajouter beaucoup à mon genre interlope. Ces pseudonymes imaginaires pourraient peut-être *établir* que j'aurais bel et bien consenti à travailler ; et alors à quoi ? À moins que l'on ne prévoie, en édition posthume, d'illustrer de quelques faux utiles de tels pseudonymes

enfin révélés. Et alors M. Droit passant pour connaisseur, ce grossier maspérisateur se proposerait peut-être pour les authentifier ? Il touche à une sorte d'humour métaphysique en apportant cette preuve absolue, selon laquelle, cette fois — on sent bien que l'on ne pourrait pas dire cela de n'importe qui —, j'en serais même venu à adopter mon propre nom comme pseudonyme : en somme, ce n'est plus rien d'autre qu'une question de terminologie. Je ne sais ce que l'on prétend insinuer en rappelant que j'ai acquis une influence considérable « en certains milieux ». De quels milieux peut-il s'agir ? Il ne faut s'attendre à rien de recommandable, je présume.

« Ces faux-fuyants et ces propos codés peuvent irriter ou faire rire. À force de voir des espions partout, serait-ce que Debord, au lieu de démonter la machine façon Kafka qui broie l'humain, a finalement sombré dans un brouillard façon John Le Carré ? Il semble. » L'ignorance a toujours tort de faire connaître son avis ; l'incompétence dans le jugement des ouvrages littéraires de son époque est tout particulièrement ridicule. On admet facilement, depuis plus de soixante ans, et même sans l'avoir lu, que Kafka annonçait une

grande part sinistre de l'esprit de ce siècle. De même que l'on s'est depuis plus longtemps refusé à admettre que Jarry en annonçait une part beaucoup plus énorme. Ce sont ceux qui savent ce qui se passe dans le monde, qui goûtent ceux qui savent en parler. André Breton, dans l'*Anthologie de l'humour noir*, avait sur-le-champ montré dans Jarry la préfiguration des discours des « procès de Moscou ». Et depuis nous avons pu voir, partout sur la planète, du Kremlin à Bucarest, en passant par Pékin et le bureau politique du Parti communiste yéménite, les règlements de comptes ou remplacements soudains des pouvoirs totalitaires modernes menés dans le style exact des exécutions putschistes d'*Ubu roi* (« Je tâcherai de lui marcher sur les pieds, il regimbera, alors je lui dirai : *merdre*, et à ce signal vous vous jetterez sur lui »). Il n'est pas vrai non plus que j'aie pu en quoi que ce soit m'exagérer l'importance des « espions », comme développement quantitatif du métier, puisqu'il reste la seule branche qui échappe aujourd'hui au chômage, et presque *le seul débouché* des études littéraires, et moins encore que j'aie reconnu une notable utilité qualitative à leur engagement massif pour la persistance des pouvoirs existants. J'ai noté clairement la loi de rentabilité décroissante

qui domine leur emploi (au chapitre xxx de ces *Commentaires* de 1988). On aura pu assez vérifier tout cela dans les années qui devaient immédiatement suivre, quand tant de puissances en sont venues à se dissoudre. Le Carré n'est qu'un littérateur surfait, sans le moindre intérêt historique, qui ne s'est occupé qu'à illustrer les truismes les plus éculés du pseudo-axe de partage éthico-cosmologique de la prétendue Guerre Froide. Il y avait beaucoup plus de talent, et de vérités reconnaissables chez Francis Ryck, dans *Le Compagnon indésirable*, et ailleurs.

On veut plaisanter en disant que je m'emploie « depuis trente ans à défaire le système général d'illusion qui engluie l'Est comme l'Ouest ». Je me suis employé d'abord et presque uniquement à vivre comme il me convenait le mieux. Et en outre, je n'ai pas eu la vaine prétention abstraite de sauver le monde ; j'ai tout au plus pensé à rendre service à ceux que je considérais comme mes amis. L'Est aussi bien que l'Ouest, j'ai toujours été sûr que toutes leurs illusions seraient forcément changées, incessamment, après la totalité des désastres et catastrophes qu'elles allaient entraîner inévitablement. La moitié de ce chemin paraît maintenant avoir

été parcourue. M. Droit sera peut-être encore plus irrité ; mais rira deux fois moins. L'Ouest en est presque arrivé à être dans un aussi mauvais état. Au chapitre VII des mêmes *Commentaires*, j'avais dit qu'il fallait ajouter un résultat négatif central « à cette liste des triomphes du pouvoir », au moment où la société du spectaculaire-intégré croyait n'avoir plus qu'à téléguider sans réplique un seul monde consensuellement unifié dans l'illusion : « Un État, dans la gestion duquel s'installe durablement un grand déficit de connaissances historiques, ne peut plus être conduit stratégiquement. »

L'Événement du Jeudi écrit le 15 décembre 1988, sous la signature d'un André Clavel : « Faire un portrait de Debord relève donc de la gageure. Il méprise la presse, refuse toute interview, entretient de machiavéliques énigmes autour de sa personne. Pas un mot le concernant sur la couverture de son dernier essai... » On voit ce qui est devenu la norme d'aujourd'hui, non sans beaucoup de raisons fort utilitaires, mais qu'il était déjà en fait si extraordinaire de penser, avant un très récent conditionnement de telles sortes

de réflexes. Quel besoin a-t-on de « faire un portrait » de moi ? N'ai-je pas fait moi-même, dans mes écrits, le meilleur portrait que l'on pourra jamais en faire, si le portrait en question pouvait avoir la plus petite nécessité ? En quoi d'autre pourrais-je davantage intéresser mes contemporains qu'en exposant ce qu'étaient, selon moi, certains aspects cruciaux et terribles de la vie qui leur était faite, et dont généralement les responsables du cours des choses ne voulaient pas qu'ils aient la tentation de les regarder de trop près ? Je méprise la presse, j'ai raison ; et voilà pourquoi je refuse depuis toujours toute interview. Je la méprise pour ce qu'elle dit, et pour ce qu'elle est. Je ne suis évidemment pas le seul, mais sans doute celui qui peut le dire le plus franchement, sans aucune gêne : c'est parce que je me trouve peut-être le seul qui ne me soucie aucunement de ses méprisables éloges, et pas davantage de ses blâmes. Voilà donc ce qui est appelé, dans la vision inversée du spectacle, entretenir « de machiavéliques énigmes autour de sa personne » (c'est ce que l'homme du *Monde* — tant pis si je me trompe — trouvait être « passé maître dans l'art de brouiller les pistes et de semer des silences au creux des phrases... »).

« Parmi ceux qui ont grandi sur les brûlots de Mai 68, il est sans doute le seul à avoir poussé la radicalité aux limites du paradoxe, presque du suicide intellectuel. » L'imprécision du langage est désormais utile aux journalistes, et cela tombe bien, puisqu'ils seraient presque tous incapables d'écrire mieux. Que veut dire exactement cette image usée : « grandi sur les brûlots de Mai » ? J'avais trente-six ans en 1968, je n'étais plus un enfant. C'est avant que j'avais fait le pire. Grandi doit probablement s'entendre au sens social de succès. Comme le plaiderait, en 1971, dans un procès littéraire, un avocat qui me reprochait d'avoir rompu unilatéralement, et sans raison, le contrat qui m'avait lié à mon premier éditeur : « depuis que M. Debord a fait sa réputation et sa fortune sur les malheurs de son pays ». Ici, on irait presque jusqu'à me plaindre d'avoir dû m'aventurer jusqu'aux limites du « suicide intellectuel » ; c'est-à-dire à ne pas du tout vivre comme un quelconque médiatique, ou médiatisé. Mais puisque justement je ne le voulais pas, ce fut plutôt une satisfaction constante. Le véritable suicide intellectuel a frappé au contraire dans l'instant ceux qui ont fait confiance aux bonnes idées et aux bonnes affaires d'une société en liquidation.

En décembre 1988, dans la revue *Art press*, un M. Joseph Mouton publie des *Commentaires sur les commentaires de Guy Debord*. Je ne sais quelle confiance méritent les informations d'*Art press* mais, si on les croit, M. Mouton enseignerait l'esthétique à l'École d'Art de Nice. Il donnerait ainsi une preuve de son existence et de la vérité de son patronyme ; car sinon, on aurait pu croire qu'il avait lui-même choisi pour le coup un humoristique pseudonyme. Ce fonctionnaire semble en effet avoir été appelé cette année-là comme consultant pour choisir les meilleures façons de contredire mon inquiétante critique, et ses points de départ atypiques. Voilà — et chacun de ses mots mérite d'être pesé — ce qu'en pense d'entrée de jeu l'esthète :

« Il est difficile d'écrire sur Guy Debord. On peut certes tourner la difficulté en écrivant sur lui sans l'avoir lu (c'est à vrai dire le moyen le plus sûr) ; on peut aussi le décréter fou et barrer tout son livre d'un trait de plume psychiatrique (c'est là la médecine la plus expéditive) ; on peut encore le renvoyer à cette période noire qui précéda le

consensus et l'oublier avec elle en l'accusant d'archaïsme (c'est l'esquive la plus moderne); on peut enfin, convaincu par l'auteur que son livre traite de "questions graves", se laisser aller à en discuter le contenu, mais alors on risque d'écrire d'après lui et non plus *sur* lui (et c'est là, bien sûr, le danger). »

On ne peut contester à M. Mouton une grande lucidité, une bonne connaissance du sujet, une vraie maîtrise de son métier. Je crois qu'il a vu et a dit l'essentiel, dans l'ordre de préférence qui doit être effectivement choisi. La solution la plus recommandable, et la plus sûre, est naturellement que l'on ne puisse pas me lire (les maisons d'édition sont mortelles), et que ceux qui encore se mêlent d'écrire sur moi aient été intégralement informés sur d'autres sources, plus responsables. La solution psychiatrique est sans doute plus expéditive, et faisait grand usage dans la Russie dite si longtemps et si fallacieusement « soviétique »; mais elle n'est pas sûre. Déclarer plutôt toute ma problématique théorique absolument périmée, parce qu'elle était déjà formée dans les temps primitifs et obscurs qui précéderent de plus d'une décennie le lumineux consensus, voilà qui est de bonne guerre : les êtres consensuels ont été

précisément formés pour n'adhérer qu'à ce qu'ils entendent redire de tous les côtés dans la chambre d'échos de l'instant même, et à réagir avec horreur contre ce qu'ils soupçonnent de n'être plus agréé par la dernière mode médiatique. Tout se passe comme si Goya ou Turner n'étaient admirables l'un ou l'autre, mais pas simultanément, qu'aux jours où sont organisées leurs grandes expositions. M. Mouton n'est pas dupe de telles niaiseries. Il sait que ce Consensus bientôt mondialisé ne fera figure d'aboutissement du monde, et même, dans la pensée nippo-américaine, d'heureuse « fin de l'histoire », que pendant très peu de trimestres. C'est pourquoi, convaincu que « l'esquive la plus moderne » va être aussi celle qui se démodera le plus vite, il ne la cite qu'en troisième position. La plus funeste, et il a raison de la proscrire par-dessus tout, ce serait « se laisser aller à en discuter le contenu ». Par un tel recours à la barbarie du *xix^e* siècle on risquerait en effet « d'écrire d'après lui et non plus *sur* lui (et c'est là, bien sûr, le danger) ». L'histoire avait cent fois montré, dans les temps pré-spectaculaires, et depuis que les vieilles censures avaient été s'abolissant, quelles difficultés et quels troubles risquaient de surgir dans les sociétés quand on avait l'archaïque habitude

d'écrire quelquefois *d'après* ce qu'avaient dit certains auteurs, qui étaient peut-être malveillants.

M. Mouton a eu le tort, dans la suite de son étude, de se laisser aller à certaines de ces imprudences, que pourtant le rapport Mouton lui-même avait très clairement condamnées : il entre dans de trop dangereux détails sur ma pensée et ce qu'il en pense lui-même. Et il est patent qu'il se rallie d'abord à l'explication principale par la paranoïa, alors qu'il avait avoué en commençant son peu de goût pour un tel choix. Il est vrai que c'est au prix d'une importante révision du concept même de paranoïa. Ainsi que M. Roger-Pol Droit avait apporté en mon honneur une sorte de révolution spatiale anti-euclidienne dans la vieille distinction-opposition du pseudonyme et du nom authentique, la paranoïa n'est plus ce qu'elle était avant M. Mouton. C'était une attitude mentale qui justifiait par des rationalisations une erreur qui éloignait visiblement de la compréhension réelle du monde. La paranoïa des temps moutoniens est inverse : elle *paraît* tomber plus près d'une compréhension exacte que la déficiente explication officielle du monde actuel, qui n'est autre que l'explication spectaculaire. J'en ai vu par-

tout la faiblesse, et M. Mouton la déplore aussi. C'est cet incontestable et paranoïde malheur du monde réel ainsi changé qui est venu apporter à l'intelligence paranoïaque une si grandiose et inattendue mutation brusque. Il suffisait de le savoir.

« On l'a compris, Debord est une intelligence paranoïaque. Or, face à l'obscurité rationnelle dont s'enveloppent les sociétés "post-industrielles", face à l'étrange miroitement que réfractent en permanence tous leurs éléments, il semble qu'une intelligence paranoïaque réussisse mieux... » Ou bien : « coupée de son objet par une sorte de méfiance héroïque, l'intelligence paranoïaque est forcée de faire dans la solitude un effort de logique ». Qu'est-ce qui peut vraiment assurer M. Mouton de ma « solitude » ? Le simple fait que lui-même vienne de me garantir paranoïaque. Il relève ce détail que j'ai *annoncé* dès l'ouverture de ce livre (mais l'ai-je effectivement réalisé ? peut-être était-ce un leurre ? peut-être le seul ?) que j'allais y mêler quelques leurres, et s'en étonne : « Quel procédé baroque que d'avertir les gens qu'on va se moquer d'eux ! » Et ailleurs, il croit pouvoir dire que « Debord ne fait plus donner la dialectique qui tenait une place si importante dans *La Société du spec-*

tacle». C'est que M. Mouton ne reconnaît pas partout la dialectique, dont il a dû avoir une approche assez rassurante et très schématique. Je pense que M. Mouton n'aime pas la liberté.

En mars 1989, parmi une grande quantité de ragots inventés, *Actuel*, qui veut résumer l'histoire de l'Internationale situationniste, note : « En mars 1962, le grand lessivage se termine. Il aura fallu moins de deux ans pour que Debord mette les quelque vingt artistes à la porte de l'I.S. » Un tel résumé vient juste pour soutenir le point de vue *nashiste* du néo-musée appelé « Centre Pompidou » ; lequel a essayé de démontrer que le temps qu'avait en vérité duré l'I.S. s'était limité aux cinq ans de la période 1957-1962. Les dix années suivantes, dont il avait été fait un trop mauvais usage, se voyaient en ce risible *Wonderland* barrées d'un trait de plume muséographique-historique. Il ne s'agit pas de nuancer la durée des périodes glaciaires. On peut rayer les deux tiers d'une période qui s'est dérou-

lée il y a seulement trois décennies. Ce côté du spectaculaire sent fortement le « concentré », comme il était pratiqué autour de Staline.

Cet *Actuel* prétend en outre que des capitalistes italiens, de Benedetti, Berlusconi, ainsi qu'un nommé Carlo Freccero auraient appris des situationnistes le meilleur de leurs mal-tôtes. Mais est-ce que c'est seulement vrai ? Et si c'était vrai, à quoi cela pourrait-il les mener ? Il est dans l'essence du capitalisme tardif que les mieux instruits de ses aventuriers ne vont tirer des avantages personnels passagers qu'en tant que leurs meilleurs coups seront aptes à accélérer encore la dissolution patente de l'ensemble du système. « Des chefs d'entreprise et des banquiers de la "génération 68" — ils veulent garder l'anonymat — ont monté une cellule de réflexion, *Aamardi*. Ils sont formels : Carlo de Benedetti a aussi bien lu Censor que Debord. » Qui sont-ils pour juger de *qui a bien lu* ? Je peux être tout aussi formel : je ne connais rien de Carlo de Benedetti. Aucun du reste des banquiers cités n'a bénéficié de mes conseils, et n'a pas davantage été victime d'une de mes belles escroqueries. On souhaite encore faire rêver sur mes relations louches. « Et Gérard

Lebovici ? (...) l'ami intime de Guy Debord (...) assassiné en 1984. Pourquoi ? On ne sait toujours pas. Il reste des zones d'ombre autour des situs. » Au moins, maintenant, ils ne savent pas : je préfère.

Dans le livre publié par Serge Quadrupani au début de 1989 aux Éditions de La Découverte, *L'Antiterrorisme en France*, il n'y a qu'un détail qui me concerne, mais c'est un truquage parfaitement extravagant, une sorte de cuvée réservée aux objectifs spéciaux : « Et quand G. Debord assure que Moro était détenu dans un bâtiment impénétrable (sous-entendu, sans doute : l'ambassade des États-Unis), on peut être interloqué (...) Il est seulement dommage qu'il faille croire l'auteur de *La Société du spectacle* sur parole. »

J'avais montré, et c'est réellement un trait assez récent dans la description de la société démocratique : « Il y a toujours un plus grand nombre de lieux, dans les grandes villes comme dans quelques espaces réservés de la campagne, qui sont inaccessibles, c'est-à-dire gardés et protégés de tout regard (...) sans être tous proprement militaires, ils sont

sur ce modèle placés au delà de tout risque de contrôle par des passants ou des habitants... » Désireux de me faire passer pour un archaïque imbécile, Quadruppani croit qu'il peut confondre cette triste nouveauté avec le vieux statut de l'extraterritorialité diplomatique, aux caves du Vatican, ou à cette excessive ambassade des États-Unis, si habituée à tout faire en Italie qu'elle irait même se charger de séquestrer Aldo Moro. Il a l'aberrante audace de regretter que l'on doive croire seulement « sur parole » une niaiserie que je n'ai pas dite, il le sait bien ; puisqu'il décide, tout seul, que je l'ai « sans doute » pensée ! On peut trouver presque également suspecte, quand c'est un Quadruppani qui l'emploie, sa tournure exagérément pompeuse qui évoque « l'auteur de *La Société du spectacle* ». Voudrait-on aussi m'en attribuer la responsabilité ? Les véritables auteurs de la société du spectacle, il me semble que c'est bien plutôt vous autres, employés aux étranges travaux.

Libération du 29 juin 1989 rapporte que le *Times* de Londres venait de publier cette révélation plus directe : « Guy Debord, le philo-

sophe et l'intellectuel héros révolutionnaire, a été, dans les derniers mois, éclairé d'un jour tout nouveau. Le mois dernier, un article de fond du *Village Voice* révélait que Debord avait été recruté par la C.I.A. dans les toutes premières années de l'I.S., et recevait des paiements réguliers de ses bureaux parisiens. Cette information longtemps dissimulée vient seulement d'être déterrée par hasard, au cours des laborieuses recherches dans les documents de la Sécurité américaine récemment ouverts au public... » Le héros journalistique qui avait « déterré » un fait si bien caché s'appelait pour cette fois Adrian Dannat. Quelques personnes de Londres qui avaient l'innocence de s'intéresser à ce que l'on pourrait lire dans « les documents de la Sécurité américaine », ou à ce que le *Times* de Londres peut vomir à mon propos depuis qu'il a été racheté par Murdoch — et parmi elles on comptait l'historien américain Greil Marcus —, ayant bronché, Dannat se borna à les rassurer sur le fait que ce n'était qu'une fabrication « imaginaire, une blague ». Il peut le prouver en affirmant que rien de tel n'avait paru dans le *Village Voice*. Et *Libération* assure de son côté : « Au *Village Voice* à New York, Scott Samuelson confirme qu'il n'a jamais lu dans son hebdomadaire d'article qui parle de liens entre Debord et la C.I.A. » On

voit donc que Samuelson est positivement d'une très prudente modération sur cet aspect de la question. Et *Libération* même a l'air de ne pas approuver l'allégation non réellement démontrée « contre un homme qui a déjà eu plus que sa part de diffamation ». Ceux qui ont seulement eu ce que ce scrupuleux journal semble considérer comme leur juste part de diffamation ne sont jamais que ceux qui n'ont pas extraordinairement déplu à tout le monde. Comment on acquiert un tel genre de mérite, je laisse mes lecteurs y penser par eux-mêmes. C'est un fait que je me suis trouvé si souvent « éclairé d'un jour tout nouveau », et depuis si longtemps, que je crois me trouver placé simplement au-dessus de toute calomnie — et je pèse mes mots — par la seule variété de leurs abus accumulés. En tout cas, c'est ainsi que je me considère, moi, à si juste titre.

On peut relever en cette matière quelques techniques précises qui sont désormais placées à la disposition des défenseurs des valeurs de notre époque. Un jeu de miroirs d'ordinateurs bien programmés se renvoie à l'infini les citations qui se sont une fois marquées dans la machine de la répétition. N'importe qui, appartenant à ces secteurs des emplois sociaux responsables de la vérité, ou

du moins de l'information, pourra relancer la fausse nouvelle au jour qui lui conviendra, dans n'importe quel journal de Singapour ou de Bogota, en citant le *Times* de Londres, ou aussi bien *Libération*, ou peut-être même le *Village Voice*.

L'autre fait notable, c'est qu'un médiatique a désormais le droit de plaisanter avec son outil professionnel, en certains cas. Un général, par exemple, n'avait pas le droit de plaisanter à la tête de ses troupes, ou un juge en prononçant ses sentences, et je ne sais même pas s'il est encore tout à fait permis au responsable d'une centrale où l'on produit l'énergie nucléaire de plaisanter, au sens propre du mot, à l'instant où il fait connaître ses directives. Mais il est littéralement hors de doute qu'un médiatique ne peut être privé de ce droit. C'est un salarié remarquablement spécial, qui ne reçoit d'ordre de personne, et qui sait tout sur tous les sujets dont il veut parler. Il porte donc, suivant sa déontologie, qu'il ne saurait trahir sans hideuse concussion, littéralement toute la conscience de l'époque. S'il n'avait pas le droit de plaisanter, où serait donc la liberté de la presse et, partant, la démocratie elle-même ?

La pittoresque plaisanterie du *Times*, qui peut être corrigée un jour (on croyait d'abord que c'était une plaisanterie, mais on s'est aperçu depuis que c'était précisément la vérité...), ne cache pas que c'est par simple appât du gain que j'en serais venu «dès les premières années de l'I.S.» à faire quelque chose d'aussi ouvertement contraire à mes goûts bien connus, et assez hautement proclamés. Il semble que la même intention reparaisse sous une autre figure : confirmer que je n'avais vraiment aucun meilleur moyen de me procurer plus honorablement des ressources, avant de tomber si bas. On peut dire que, pour *prouver* que j'aurais été une fois le mercenaire d'une mauvaise cause, on irait jusqu'à la plaisanterie. J'en accepte le risque. Je ne suis pas quelqu'un qui pourrait être conduit au suicide, comme Roger Salengro, par d'imbéciles calomnies ; et encore moins aurais-je un caractère à m'affecter d'une quelconque révélation qui trouverait coupable quelque chose que j'aurais fait réellement. Je suis sûr d'avoir tout fait pour le mieux.

La revue *Critique* d'octobre 1989 a confié la tâche à quelqu'un qui signe Laurent Jenny. Celui-ci est prêt aussi à témoigner que, «de mégalomane, le situationnisme est devenu paranoïaque». La preuve, c'est que maintenant je me méfie de la moitié de mes lecteurs : ce qui pourrait bien être accorder une excessive confiance à toute l'autre moitié. Où avait-on rien vu de pareil ? Le monde a changé ainsi. «Là où la vie réelle devait advenir dans le sans image d'une pratique historique, une conspiration comploteuse a pris sa place. Fantôme de la tyrannie, elle hante toutes les apparences sociales sans jamais y apparaître elle-même.» Cette conspiration m'échappe donc tellement qu'elle semble ne m'avoir laissé plus rien à dire. Ce qui évoque au sensible et moderne Jenny «le monde du *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq, sa somptuosité poussiéreuse et vide». Ce médiocre littéraire va maintenir l'image jusqu'à la fin, tant il est ravi d'avoir trouvé, lui, une pareille richesse d'argumentation, une si éclatante force de conviction : «Aux avant-postes d'une Amiralité perdue, Guy Debord guette un ennemi d'autant plus infigurable que cet ennemi s'identifie à la totalité des apparences. Scrutant l'horizon, il y décèle d'imperceptibles indices sans jamais pouvoir en démontrer l'évidence à autrui

avec assez de sûreté. D'ailleurs, à qui se confierait-il? L'ennemi n'a-t-il pas ses ramifications jusque dans la forteresse chargée de le guetter? Le guetteur ne doit-il pas se défier de lui-même en tout premier lieu? À défaut d'amis sûrs, il livre au papier des pensées sans destinataires plausibles. Ses Commentaires sont de ceux qu'on écrit, le soir, dans une humide chambre des cartes, pour tromper l'ennui et le "malheur des temps". Les citations qu'il s'autorise confirment l'austérité de la bibliothèque dont il dispose : Clausewitz, Machiavel, Thucydide ou Gracian (ce sont de ces livres qu'on aime à méditer dans un exil volontaire, après une vie d'intrigues de cour et de batailles perdues). Le style même du guetteur se ressent de son exil : obsédé de détails peut-être insignifiants, il a gagné en froideur classique et en distance hautaine, mais c'est aussi qu'il est contraint à la réserve et à la ruse par l'omniprésence des espions. Écrire, ce n'est pour lui qu'une autre façon d'arpenter un rivage désolé en tirant vers l'infigurable ennemi les dernières cartouches de la métaphysique. »

Pour son malheur, le critique n'avait pas su lire non plus le roman de Gracq. Dans *Le Rivage des Syrtes*, l'attente s'est réellement terminée par l'invasion et la destruction de la

République d'Orsenna. Ce ne peut laisser aucun doute à qui l'a lu. Le héros, marchant à la dernière page, parmi les lumières de la ville endormie, comme dans un théâtre vide, dit : « Je savais pour quoi désormais le décor était planté. » Précédemment, à un tiers de la fin du livre, il avait par avance évoqué le « cauchemar qui monte pour moi du rougeolement de ma patrie détruite ». Mais peut-être a-t-on négligé de faire informer l'ordinateur de ces deux fugitifs détails? Il fallait avoir lu Gracq dans l'original.

Les Temps modernes de novembre 1989, et cette fois sous la plume de Marc Lebiez, vont philosophant, comme si l'on avait été courageusement apte à le faire auparavant dans cette revue. On y approuve avec vingt années de retard *La Société du spectacle* : « Relu aujourd'hui, hors du contexte de l'Internationale situationniste, *La Société du spectacle* apparaît comme un grand ouvrage théorique, extrêmement intelligent et stimulant... » Hegel plaît toujours beaucoup moins quand les révolutions paraissent revenir; et le « contexte de l'Internationale situationniste », c'était mai 1968. « On s'étonne que ce texte

philosophique... ait pu susciter des réactions aussi violentes que celles de F. Châtelet parlant "d'*exclure* purement et simplement" de "semblables énoncés (qui) découragent d'avance toute critique".» Quel dommage! Voilà donc que j'ai si vite et si malheureusement perdu la si récente estime de ces excellentes têtes hégéliennes, qui me voient maintenant abandonner dialectique et révolution en ayant l'inconvenante idée de décrire le stade spectaculaire-intégré ou le gouvernement parallèle d'Andreotti. «Si la totalité du monde est renversée, alors ce renversement devient la seule réalité et ne peut plus être présenté comme une falsification.» On voit la force du sophisme. C'est tout simplement comme si l'on me blâmait de ne plus être héraclitéen, puisque Héraclite avait posé cet axiome que «le langage est ce qui est commun»; alors que notre temps l'aura connu entièrement exproprié par ceux qui en contrôlent désormais l'emploi médiatique. Où n'en arrive-t-on pas? Mais est-ce même une chose à dire? «Quand Thucydide prend la place de Marx, le changement est aussi politique : Thucydide n'a jamais passé pour un révolutionnaire.» Cette sorte de preuve par la notoriété antérieure manque de sérieux, comme tout le reste. Comment

nous apparaîtra exactement, dans les luttes de demain, Thucydide?

Le 14 novembre 1989, au moment où Gorbatchev se lance dans sa périlleuse fuite en avant, *Le Quotidien de Paris*, sous la plume du néo-philosophe Jean-Marie Benoist, écrit que «Gorbatchev vérifie les analyses de Guy Debord». Ainsi, dans la ligne de tout ce que nous avons déjà vu ici, on me suppose encore capable de tirer d'autres ressources de mes compétences; et cette fois en acceptant de devenir le conseiller du tyran. Et l'on insinue, en surplus, que j'aurais trahi délibérément mon client, puisque j'aurais poussé l'imbécile dans une voie où je sais avec la plus indiscutable certitude qu'il est condamné à perdre tout, dans le plus bref délai. Aucun bon analyste stratégique ne peut ignorer, depuis plusieurs siècles, que le moment le plus dangereux, pour un mauvais gouvernement, est justement celui où il entreprend de se réformer. Et que les cartes sur lesquelles Gorbatchev comptait jouer tout son sort étaient précisément les plus illusoires de toutes.

En janvier 1990, le numéro 12 d'un bulletin intitulé *Les mauvais jours finiront...* revient une fois de plus sur son sujet favori. C'est la tribune d'un certain Guy Fargette, qui semble très averti de tout ce que l'on doit savoir de la question ; et notamment de nombreux dossiers italiens. Il se fait fort de connaître non seulement les plus tragiques de mes erreurs, mais aussi d'où elles sont venues. Il discerne, depuis toujours, les plus lointaines de leurs origines et les plus funestes de leurs sûres conséquences ; comme aussi, du reste, les plus secrètes intentions. Il assure que « G. Debord a joué un méchant tour à ses admirateurs ; alors qu'il n'a jamais su prendre la mesure du reflux social après 1968, il ne voit désormais plus que lui. Son tardif réveil sur des phénomènes qu'il avait ignorés depuis trente ans lui

procure une illusion assez compréhensible : les choses lui paraissent encore plus terribles qu'elles ne le sont en réalité. Mais en se perdant dans la description fascinée des procédés du pouvoir (qui ont été inventés en Europe centrale dans l'entre-deux-guerres, et parfois même dès avant la Première Guerre mondiale), il sombre dans un défaitisme à la fois scandaleux et éclairant sur le sens de toute son activité. Répondant sans en avoir l'air à ma note du numéro 9 des *Mauvais jours...*, l'*Encyclopédie des Nuisances* affirme que le spectaculaire-intégré décrit une situation de bureaucratisation réussie. Mais la "théorie du spectacle" des années soixante excluait par postulat une telle éventualité historique. En revenant là-dessus sans s'en expliquer, la théorie situationniste franchit son point de désintégration. La position de Guy Debord présente une inconséquence plus remarquable encore : on n'avait jamais vu de "révolutionnaire" (c'est-à-dire de gens se prétendant tel) décrire la contre-révolution pour la déclarer d'avance victorieuse. Cette étrangeté est étroitement liée au style de G. Debord, puisqu'il repose sur un ton de "prophétie s'auto-accomplissant". Sa démarche apparaît nécessairement comme un désir d'avènement de la catastrophe.

Son attitude est conforme aux paroles du commandant Schill, héros de l'insurrection manquée contre Napoléon en 1809 et fusillé quelque temps plus tard : "Mieux vaut une fin dans l'horreur que l'horreur sans fin." Un passage d'un autre livre récent de G. Debord, *Panégyrique*, tome I (1989), décrit avec une admiration révélatrice, nihiliste, les assauts militaires désespérés. Il est clair que la catastrophe historique constituerait pour lui une secrète revanche sur une humanité qu'il a comprise de façon très aléatoire. L'attention qu'il accordait à l'expression des émotions pour rendre vivants les actes et les paroles a dégénéré en un irrationalisme morbide.»

Le magazine *Globe* de février 1990 parvient à établir que je loge « presque clandestinement au cœur de Paris, dans un bel immeuble bourgeois » dans la rue du Bac, et plusieurs faits annexes dont son ingéniosité habituelle lui permet de faire les plus symptomatiques usages. « Le cofondateur de l'Internationale situationniste, l'enragé de 1968, vit aujourd'hui des jours paisibles dans son appartement confortable du troisième

étage, à la porte fraîchement blindée. Et éternellement fermée. Guy Debord est de toute évidence un homme mystérieux. Ceux avec qui il s'est brouillé ne veulent pas en parler. » On se plaît à conclure que je vis des jours apaisés, voire même embourgeoisés ; mais on rappelle quelques signes de la violence du passé, et notamment que ceux qui ont été amenés en d'autres temps à se compromettre avec moi ne se sentent pas autorisés à en parler. André Breton avait été souvent en butte aux faux témoignages de véritables surréalistes repentis de tout ce qu'ils avaient fait de grand. Rien de tel ici. À quoi bon, autrement, être un homme mystérieux ? On n'aura donc trouvé personne pour s'y risquer. Deux ou trois imposteurs sous-médiatiques ont parfois prétendu m'avoir connu autrefois, mais ils n'avaient naturellement rien à dire. Et moi, je n'avais justement rien à répondre à ceux-là ; me réservant pour nuire à un authentique qui oserait un jour s'essayer à ce jeu. Aucun de ceux dont les noms avaient paru dans l'*I.S.* n'est jamais venu rien révéler clairement depuis. On sait ce que peuvent ordinairement devenir les préférences de beaucoup de gens, quand vingt-cinq ans ont passé. Mais il faut se souvenir que même dans la pure *I.S.*

de 1967, il y avait déjà deux provocateurs infiltrés, trois peut-être.

« De toute façon, son adresse n'est connue de personne. Ou presque. Guy Debord ne se cache pas : il refuse. » On peut le dire. Et *Globe* a pu savoir aussi que l'*I.S.*, entre juillet 1957 (Conférence de fondation à Cosio d'Arroschia) et 1969, n'a jamais compté « que 70 membres. Quarante-cinq seront exclus » ; et quelques autres en surplus contraints à la démission. C'est donc beaucoup plus de la moitié de l'effectif. Quel mépris des Droits de l'Homme ! Mais aussi il est plus facile, considérant une si fine équipe, de prévoir que tout le monde va devoir préférer garder son nez propre. « En 1957, Debord avec son film *Hurlements en faveur de Sade* annonce la fin du cinéma : on y voit une séquence de vingt-quatre minutes pendant laquelle l'écran reste noir. » Je l'ai même fait encore un peu plus tôt, et la preuve s'en est fait attendre cinq années de plus puisque l'affreux exploit, en vérité, a offensé l'année 1952. Et le titre seul n'avait-il pas suffi à faire voir la mentalité d'une sinistre jeunesse ? La suite s'en est montrée digne. « Aujourd'hui, Guy Debord ne possède pas le téléphone et déclare comme résidence principale sa ferme de Bel-

levue-la-Montagne, où il passe quelques mois l'été. » Je peux prétendre élire là mon domicile parce que, entre les nombreuses résidences où s'est partagé mon temps dans les vingt dernières années, celle-là est effectivement la plus ancienne et, sur l'ensemble de ce temps, celle qui a été, relativement, la plus souvent occupée.

« Il est toujours marié avec Alice Becker-Ho, de dix ans sa cadette. Il boit toujours beaucoup, déclare très peu d'impôts. » Toutes ces bonnes nouvelles n'ont rien de très étonnant : on sait que les salariés sont seuls à payer beaucoup d'impôts.

Claude Roy parle un peu de moi dans son livre *L'Étonnement du voyageur* (Gallimard, 1^{er} trimestre 1991). Il dit que « Guy Debord est allègrement mégalomane ». Il dit aussi qu'il a lui-même écrit, voilà bientôt vingt ans, qu'il reconnaissait en moi une « forte tête dans tous les sens du mot. Il n'a cessé de le prouver, plus évidemment peut-être par ce qu'il a refusé que par ce qu'il propose ». On sait combien lui-même, et la totalité de son entourage, n'ont jamais cessé de prouver

qu'ils étaient de faibles têtes, et aussi évidemment peut-être par tout ce qu'ils ont accepté de croire et de suivre pour eux-mêmes, que par tout ce qu'ils ont proposé aux autres de croire et de suivre.

Je n'avais donc pas trop imaginé que mes excès pourraient m'attirer la sympathie de telles gens. Refuser, c'est vexant. Il est mégalomane de refuser. Ah ! la malsaine prétention. *Refuser !* Les rationalisations paranoïaques ne peuvent pas être loin. « Au reste, Debord n'a jamais détenu d'autre pouvoir que celui du style. » Et encore n'est-ce pas tous les jours. Cet homme de goût et de mesure, qui a fait longtemps ses délices des belles clartés de Mao et de Staline, m'a vu aller une fois, quant à moi, jusqu'au « charabia désolant ». En 1967, j'avais détourné deux courts passages de Hegel dans *La Société du spectacle*, et cette hardiesse, qui m'a valu tant d'estime de M. Marc Lebiez, Claude Roy me la reproche encore âprement vingt-cinq ans après. Il déclare sans ambages : « Je consens joyeusement à être traité de vieil imbécile à la Boileau, mais je suis persuadé que "ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement", et quand Debord, au lieu d'être simplement difficile, ce qui est le droit de tout penseur (et

parfois son devoir) est tout bonnement macaronique, je crains que le concept ne soit aussi embrouillé que le style. » Qui aurait l'injustice de traiter Claude Roy de « vieil imbécile » ? Le temps ne fait rien à l'affaire.

Au printemps de 1991, une revue qui s'appelle glorieusement *Maintenant, le communisme* se propose d'en arriver enfin à la nécessaire « critique de l'I.S. » : « L'I.S. a véhiculé suffisamment d'illusions et de mythes autour d'elle pour apparaître comme le point de référence obligé de la théorie critique. Il ne s'agit pas de la dépasser au sens où l'article d'ouverture du numéro 12 — en plein pastiche hégélien — l'entendait ("Nous sommes désormais sûrs d'un aboutissement satisfaisant de nos activités : l'I.S. sera dépassée"). Si l'I.S. reste un mouvement important dans bien des domaines (critique du spectacle, de la notion de rôle, de l'urbanisme, etc.), elle ne possède rien de communiste. (...) Ainsi les ouvriers ne sont pas devenus dialecticiens mais les événements de Mai 68 furent la

chance historique de l'I.S. qu'elle a su saisir au bond. (...) La dénonciation de la société marchande n'a jamais été le monopole de l'I.S.» Peut-être avaient-ils, en effet, un peu trop surestimé cette affolante I.S.?

Il me semble que c'est plutôt moi qui ai entraîné, vingt ans avant eux, la dissolution de l'I.S., et écrit : « Que l'on cesse de nous admirer... » Ils maspérisent : « Qui parle de "t'admirer", Debord ? » On annonce, sous peu, dès le prochain numéro, une démystification qui n'avait que trop tardé : *Contre Debord : la magie situationniste ne constitue pas la théorie révolutionnaire de notre temps.*

À l'hiver de 1991, dans la revue *Traffic*, Serge Daney signale qu'au festival de Taormina où l'on présentait en bancs-titres quelques photos tirées de mes films faute, fort heureusement, d'avoir pu disposer de copies de ces films disparus, « une séance était consacrée à Guy Debord et des discours savants y furent tenus. La scène, vite, devint digne de Moretti lorsque quelqu'un dans la salle fit remarquer que *même chez les interve-*

nants, personne n'avait vu les films de Debord. C'était presque vrai. ».

Je dois convenir qu'il y a toujours eu dans mon esthétique négative quelque chose qui se plaisait à aller jusqu'à la néantisation. Est-ce que ce n'était pas très authentiquement représentatif de l'art moderne ? Quand on « annonce la fin du cinéma » depuis si longtemps, n'y a-t-il pas comme de la cohérence à faire disparaître les films ? Il faut sans doute voir là une sorte de succès d'une nature peu courante. Je crois que je n'aurais jamais impressionné personne, sinon par cette sincérité tranquille, qui n'a douté de rien.

Les révélations sont fabuleusement nombreuses dans les souvenirs de M. Gérard Guégan, qui s'intitulent *Un cavalier à la mer* (F. Bourin, janvier 1992). Il veut nous parler de sa vie. Tout le fait penser à moi. Et chaque fois qu'il pense à moi, j'ai tort. Le secret le mieux occulté sous cette fausse rhétorique de l'indignation personnelle, c'est que je n'ai jamais aperçu M. Guégan qu'une seule fois, au temps où il se trouvait être employé chez mon éditeur. Ce bref instant lui a donné l'occasion de produire un faux témoignage, très représentatif de sa manière, sur ma première rencontre avec Lebovici, où il s'est trouvé réellement présent, et muet, mais qui ne ressemblait en rien à ce qu'il en rapporte : « Debord commande de la bière, et nous des cafés. Son plan était des plus simples. Puisque

Buchet-Chastel n'assurait pas à son livre la renommée qu'il méritait, il estimait avoir rempli ses devoirs envers cette maison, et nous autorisait par conséquent à le rééditer. Il s'agissait ni plus ni moins d'un piratage, car pour rompre un contrat il faut être deux. Gérard Lebovici en accepta par bravade le principe. »

Ce Guégan arrange toujours les choses selon de très instructives intentions, et cache d'abord l'essentiel de ce qui est. L'éditeur Buchet, dont le succès du *Spectacle* avait assez tourné la tête, et qui croyait peut-être avoir là une occasion de rentabiliser encore un peu plus tout cela, ajouta au troisième ou quatrième tirage de ce livre, et à mon insu, un faux sous-titre qui prétendait marquer qu'il s'agissait tout simplement de « la théorie situationniste ». Dès qu'un exemplaire ainsi masqué me vint sous les yeux, j'écrivis à Buchet, un peu comminatoirement je l'avoue, par une simple lettre recommandée, qu'il n'était plus mon éditeur. Lebovici l'apprit, et se proposa aussitôt pour me rééditer. Je n'avais donc rien eu à lui demander ce jour-là; de même que mes raisons d'agir étaient des plus sérieuses. Je n'ignorais pas que la seule faiblesse de ma position tenait à

ce détail fâcheux que je prétendais manifestement me faire justice moi-même; répugnant à porter sur le terrain des vulgaires chicanes judiciaires un conflit de principe qui y était si évidemment supérieur.

Je note d'ailleurs que j'avais affirmé, dans le tome premier, paru en 1989, de mon *Panegyrique*, à propos de l'ensemble de la liberté avec laquelle j'ai pu me conduire, en des termes explicites : « Cela n'a pu être mené à bien que parce que je ne suis jamais allé chercher personne, où que ce soit. Mon entourage n'a été composé que de ceux qui sont venus d'eux-mêmes, et ont su se faire accepter. Je ne sais pas si un seul autre a osé se conduire comme moi, dans cette époque ? » Cette seule constatation suffirait à montrer comment était impossible la scène imaginée par Gérard Guégan. Ceci est une autre façon de montrer la grande utilité d'un livre que j'avais précisément destiné à rétablir la vérité complète sur beaucoup de circonstances peu communes de ma conduite; qui sont pourtant aussi très rarement citées.

C'est donc ce jour-là que Gérard Lebovici entra dans la voie du crime, qui l'a mené si loin depuis, séduit qu'il fut au premier ins-

tant par le style du voyou, et sans plus vouloir considérer rien d'autre. Pour défendre sa mauvaise cause, Buchet fit saisir en référé l'édition de « Champ Libre ». Quand le procès vint, les juges de Paris, qui se souviennent encore du ridicule qu'ils se sont donné en condamnant jadis Baudelaire et Flaubert, et qui depuis répugnent à donner tort aux auteurs, conclurent, considérant la gravité du manquement de Buchet, que son contrat avait été dissous dès l'instant de ma lettre recommandée, et le titre resta très longtemps à Lebovici; après même sa mort. Voici donc ce qu'a été cette affaire, et l'on admirera l'art de Guégan pour réussir à m'y donner une mauvaise figure, alors que c'est peut-être, de toute ma vie, le cas où je fus le plus justifié. Je crois qu'il n'a pas menti là où il dit que je buvais de la bière dans je ne sais plus quel café.

M. Guégan semble fier d'avoir connu dans le stalinisme la seule sorte de grandeur qu'il ait cru avoir un jour approchée, et en tout cas sait nous faire voir qu'il en a retenu de son mieux les leçons pour simplifier avec grâce l'histoire de l'Internationale situationniste : « Je connaissais le stalinisme dans son format géant; en quoi la version mesquine d'un

Debord aurait-elle pu me tenter? Et des Boudarel, autour de Debord, il n'en manquait pas... » « Très vite, il s'imposa comme son seul leader, et tous ceux qui pensaient que l'art n'était pas mort avec Dada désertèrent, déconfits ou dégoûtés, une organisation qui fonctionna dès lors comme n'importe quel appareil politique. Avec son catéchisme et ses exclusions. Reste que pour avoir lu, même d'assez loin, Stirner, Cravan et Castoriadis, les situationnistes déployèrent en quelques occasions des qualités d'analyse qui manquèrent à leurs concurrents... » « Je m'en étais ouvert à Jacques Baynac, qui s'en souvint lorsque le conflit avec Lebovici déboucha sur notre démission collective, que nous transformâmes en licenciement économique, car nous n'avions pour vivre que nos maigres salaires et non un beau-frère antiquaire à Hong Kong comme Guy Debord. »

Il se trouve que je n'ai pas de beau-frère antiquaire à Hong Kong. Mais enfin, dirait Guégan, pourquoi pas? Et s'il l'était, n'en serais-je pas évidemment coupable? Qui ignore les immenses trafics qui transitent par Hong Kong? On en plaisante jusqu'à la B.E.R.D.! Il suffit d'ailleurs que quelqu'un soit riche pour que l'envie contemporaine

en déduise mathématiquement que j'aurais levé sur son amitié l'impôt ordinaire, et les extraordinaires en surplus. Pourquoi s'en priver? Après tout, personne n'a ignoré ce que je pensais de l'argent; et ne pouvait pas s'attendre à faire avec moi de bonnes affaires.

Je viens de voir que l'on parlait à présent de financiers italiens qui paraissent vouloir se flatter de me connaître; et à quel prix? Mais que n'avait-on pas déjà dit de Gianfranco Sanguinetti? Et, beaucoup plus extraordinairement, du stalinien Giangiacomo Feltrinelli à qui pourtant j'avais refusé de m'éditer, en termes outrageants? Je n'ai jamais détesté des riches pour la seule raison qu'ils l'auraient été. Il leur suffisait de savoir se conduire avec assez de tact; et de style. N'aurais-je pas été beaucoup plus blâmable si la richesse de tel ou tel individu avait paru m'impressionner? lui avait donné à penser qu'il pouvait, par ce seul détail, m'influencer? ou seulement pouvoir me parler d'un peu plus haut? Je crois qu'ils ont bien vu que non. En tout cas, c'est ce que j'avais continuellement pensé, et j'ai agi en conséquence, comme je le devais. Je n'ai jamais été quelqu'un de riche; et je n'ai pas eu non plus à me reconnaître comme quelqu'un de

nécessairement pauvre. Rien n'était jamais garanti. «Le temps était sorti de ses gonds», pour le dire en termes shakespeariens, et cette fois c'était véritablement partout : dans la société, dans l'art, dans l'économie, dans la façon même de penser et de ressentir la vie. Rien n'avait plus de mesure. J'ai été avant tout quelqu'un de ces temps-là, mais sans en partager les illusions. Je me flatte d'avoir avant tout raisonné selon le principe : « À cheval donné, on ne regarde pas la bride. » J'ai pratiqué le *potlatch* avec assez de grandeur pour ne pas m'inquiéter de quelques délicatesses excessives.

Ce remarquable Guégan a en outre mentionné, sur l'ensemble, un autre détail vrai. C'est là où il dit, mais sans ajouter aucune sorte de commentaire : « Il a aujourd'hui soixante ans. » Il est très invraisemblable qu'il ait reconnu dans l'événement quelque chose qui serait rare et admirable. Peut-être partage-t-il ici les opinions de Balzac sur les réflexions que peut inspirer « un voleur consommé, qui, depuis longtemps, a rompu avec la société, qui veut rester voleur toute sa vie, et qui demeure fidèle *quand même* aux lois de la *haute pègre*... Quel aveu d'impuissance

pour la justice que l'existence de voleurs si vieux ! ».

En avril 1992, le numéro 15 de l'*Encyclopédie des Nuisances* (Directeur de la publication : Jaime Semprun, 20 rue de Ménilmontant, Paris 20^e) a donné, sous le titre *Abrégé*, une sorte de conclusion historique générale sur l'Internationale situationniste, ou plutôt, sans plus hésiter à envisager les choses en face d'un regard désabusé, sur mes propres aventures.

« Ce fait oblige à rechercher l'obstacle au développement de la théorie situationniste à l'origine de cette théorie, dans la valorisation du changement permanent comme moteur passionnel de la subversion, l'idée de la richesse infinie d'une vie sans œuvre, et le discredit conséquemment jeté sur le caractère *partiel* de toute réalisation positive. Parler à ce sujet d'erreur serait futile, puisqu'il faut surtout voir que cette "erreur" était inévitable, imposée par les besoins de la négation de l'art et de la politique. Ce travail de démolition, avec sa valorisation conséquente d'une vie vouée à l'éphémère, était historiquement

nécessaire ; et il correspondait pleinement au génie personnel de Debord (...) En fait le "but des situationnistes", "la participation immédiate à une abondance passionnelle de la vie", à travers le changement de moments périssables délibérément aménagés (Debord, *Thèses sur la révolution culturelle*, I.S. n° 1, juin 1958), ce but a bien été atteint, mais par le seul Debord, comme aventure individuelle brillamment menée, et réaffirmée contre la débâcle collective de l'I.S. (...) il serait plus intéressant et concret de dire, non pas pourquoi l'I.S. a échoué (si l'on reste à ce niveau de généralité, on peut se contenter d'incriminer la faiblesse du mouvement social dans son ensemble), mais pourquoi elle a échoué *de cette manière-là*, parmi toutes les manières d'échouer possibles. Cela est d'autant plus digne d'attention que l'I.S. est effectivement parvenue à éviter la fin habituelle des avant-gardes, le vieillissement confortable (...) En fait la justification historique suffisante de la dissolution de l'I.S. était, comme celle de bien des exclusions auparavant, de constituer une mesure *défensive* obligée : dans la position à la fois très affaiblie et très exposée où elle se trouvait en 1970-1971. C'était sans doute la meilleure manière de limiter les dégâts. Il fallait *décrocher*, vite et bien, sous peine de finir

honteusement. Mais comment en était-on arrivé là? (...) Debord a sans aucun doute sincèrement cherché à faire que l'I.S. soit l'organisation anti-hiérarchique et démocratique qu'elle avait dit être : ses interventions de 1966 et 1972 manifestent qu'il n'était d'aucune façon soucieux de perpétuer sa prééminence, bien au contraire, et qu'il avait sur le moment mieux que quiconque compris ce qui était en jeu. L'explication de son échec à cet égard doit donc être recherchée dans le caractère même de son génie, tel que l'avait formé son histoire singulière, et dans le rapport changeant de "cet élément actif qui met en branle des actions universelles", avec les conditions elles-mêmes mouvantes où il a pu s'exercer (...) Cette mise en perspective, dont il s'agit seulement ici de donner quelques éléments, permettra en même temps de remettre à leur place exacte deux faits qui ont jusqu'à maintenant dissuadé de l'entreprendre, en figeant l'I.S. dans un passé admirable : d'une part le fait que Debord lui-même ait assez remarquablement réussi à transformer la part de succès historique de l'opération collective de l'I.S. en un nouvel enjeu *individuel* (c'est-à-dire qu'il soit parvenu, selon ses propres termes, à ne pas plus "devenir une autorité dans la contestation de

la société que dans cette société même"); d'autre part le fait qu'il ait ensuite, en fonction de cette "réussite" personnelle d'un genre assurément original — un peu comme si Marx après la Commune et l'effondrement de la Première Internationale avait écrit des *Mémoires d'outre-tombe* de sa façon —, eu tendance à négliger rétrospectivement la part d'échec de l'I.S. qu'il avait pourtant ressentie plus vivement que quiconque sur le moment... »

Je ne sais pas ce que croient découvrir de telles considérations amères. J'étais comme j'étais; et rien de très différent ne pouvait en venir. Je ne dis pas que d'autres n'auraient pas pu aboutir à de meilleurs résultats; mais qui m'auraient sans doute moins bien convenu. L'I.S. a d'ailleurs peut-être plus gagné à certains de mes incroyables défauts qu'à plusieurs de mes qualités assez courantes. Les aventures des hommes doivent se dérouler en partant de ce qui est là. La stratégie même, chacun le sait, devient beaucoup plus facile quand l'heure des choix est passée. C'est exactement à propos de la destruction de Paris que j'ai qualifié les années 70 de « répugnantes ». Il ne faut rien prétendre en déduire de plus universel

sur ce que j'ai pensé de la période : j'ai principalement dit que je n'étais plus à Paris.

Quels talents nécessaires ont-ils parfois fait défaut aux gens qui avaient le mérite d'être là ? Durant plusieurs récentes années, *on a vu un seul désinformateur* se montrer capable d'exercer la plus ridicule influence sur toute cette très savante *Encyclopédie*. Quelqu'un qui sait vivre reconnaît toujours vite un désinformateur, rien qu'à remarquer ses thèmes favoris ; et saura prévoir expérimentalement dans quels raisonnements on le fera facilement tomber dans l'instant qui suivra : car les machines obéiront toujours aux mêmes lois mécaniques (bien sûr, je n'évoque ici que le désinformateur de déstabilisation, qui agit pour soutenir certains intérêts. Car le désinformateur qui peut rester *dormant* est de ce fait même indétectable pendant la même période). C'est un domaine où l'erreur, même brève, n'est littéralement pas permise. On peut en mourir. Il faut donc y déployer une sorte d'art ; et le dernier peut-être qu'il soit nécessaire de pratiquer. L'I.S., en tout cas, n'en a pas manqué.

Dans la même petite revue *Actuel* qui continuait encore de paraître en mai 1992, Bizot déconne de son mieux. « Finissons par Guy Debord et sa mode renouvelée. Debord qui écrit comme le cardinal de Retz n'avait pas forcément prévu ce qu'on trouve aujourd'hui dans son œuvre. Pourquoi s'est-il mis à l'écart et de façon presque prémonitoire ? À l'époque de Retz, on pouvait se faire embastiller. Aujourd'hui Debord s'est embastillé tout seul. En plus on ne trouve même plus ses livres depuis que Champ Libre, son éditeur, a des problèmes. Debord les a retirés du circuit. »

Il n'y a pas de « mode renouvelée » à mon propos : c'est d'une façon très constante et très naturelle que je déplais. Je n'écris pas comme le cardinal de Retz. J'avais forcément prévu ce que j'allais mettre dans mon « œuvre » avant de l'écrire, puisqu'elle se voulait un désagréable portrait de la société présente, et qu'elle a été reconnue *ressemblante*. Je ne me suis pas à partir d'un certain jour « mis à l'écart » ; c'est littéralement jamais que je ne me suis laissé convaincre, ou approcher, par ce qui m'a répugné, sous ce seul mauvais prétexte que cela se faisait ordinairement. Je ne me suis « embastillé » à aucun point de

vue ; j'ai plutôt bien conduit mon jeu. Les seuls problèmes qu'eut en 1991 mon éditeur, Lebovici, lui sont venus de moi. À la suite du changement de génération dans la propriété de cette maison, j'ai retiré ma confiance à la famille Lebovici ; j'ai fait savoir que je les quittais en tout cas. Ils ont promptement été amenés à conclure qu'ils n'avaient plus qu'à se mettre en liquidation. J'ai fait pilonner tous mes livres parce que je ne voulais pas laisser des suspects tirer un profit de prestige du seul fait d'apparaître encore liés à moi, et d'autant moins y trouver l'occasion de manipuler encore des sommes incontrôlées : je considérerais que le monde serait trop scandaleusement à l'envers, si pour finir je laissais des bourgeois s'enhardir jusqu'à rêver de me voler. Quand « on ne retrouve même plus mes livres » comme s'exaltait trop vite cet imbécile de Bizot, il serait plus logique d'en déduire que cela ne va probablement pas durer trop longtemps.

Dans les *Lettres françaises* d'octobre 1992, l'écrivain Morgan Sportès, sans doute mieux instruit que tant d'autres sur les affaires du temps, semble partir du cœur de la question ;

et n'en pronostiquer au surplus rien de bon : « Affirmer son moi, dans un monde où tout conspire à liquider les identités, est déjà un acte salubre au plus haut point, et c'est la propédeutique de toute révolte authentique. Dire "*Je*". Voilà un individu pour le moins exceptionnel dans la société française. (...) N'est-il pas urgent de pléiader Debord, n'est-il pas urgent de l'empailler, de le momifier, à l'heure même où, de l'autre côté de l'ex-Rideau de fer, se sont écroulés des régimes (voir *La Société du spectacle*) que ce même Debord considérerait comme les adversaires ou pseudo-adversaires les plus utiles de l'ordre capitaliste, dès lors qu'ils s'en approprieraient spectaculairement la négation. (...) Le situationnisme a besoin de son antidote : les "pro-situs". Car le Pouvoir — tel qu'il s'instaure à l'échelle du monde, réduit à la basse-cour d'un "village planétaire" médiatisé —, le Pouvoir, donc, veut avoir en main toutes les cartes : introniser lui-même, et ceux qui lui tiendront lieu d'alliés, et ceux qui lui tiendront lieu d'ennemis. Les autres — les "outsiders", les moutons noirs, les inassimilables (quand ce seraient les allumés islamistes) —, il les étouffera dans son silence ou saura fort bien "mettre en scène" leur destruction, sous le regard de ses caméras : et sous l'œil passif

du citoyen-spectateur, et téléspectateur entre autres... » Il se peut que ce pessimisme de Morgan Sportès soit à plusieurs égards justifié. Et qu'en devrait-on penser ? Derrière le reproche plutôt délirant d'écrire comme les classiques, je sais que l'on m'a envié plus souvent de les avoir lus et d'avoir eu parfois la liberté de *raisonner* comme eux (« rien ne me touche que ce qui est dans moi ; l'on meurt également partout »).

« La vie est brève, nous devons tous disparaître un jour », disait avec à-propos le président Mohamed Boudiaf qui allait être assassiné à l'instant même où il finirait cette phrase, à Annaba, le 29 juin 1992. Cette sorte de constatation a toujours été très vraie, elle a seulement pris un goût d'intensité plus vif depuis la catastrophique dissolution de l'ordre existant, dans un nombre d'États qui grandit toujours à l'heure où j'écris.

La Croix (modernisée) du 11 octobre 1992, le goupillon étant agité par Michel Crépu, met en garde contre une dangereuse imposture, et la première peut-être qui l'ait choquée depuis qu'il y a des Conciles : « Ceux qui

ouvriront pour la première fois ces deux petits livres ne sauront pas que Guy Debord a d'abord été, avant de devenir prophète malgré lui, l'une des figures les plus originales du mouvement situationniste des années cinquante, cette branche ultime de l'aventure européenne des avant-gardes, si passionnante et si mal connue. Ils ne le sauront pas tout simplement parce que la maison Gallimard se fiche éperdument de le leur faire savoir. Son objectif est ailleurs. Il ne s'agit pas de faire connaître un auteur, il s'agit de relancer un prophète dans la course. » Je pense qu'il s'agit d'abord de la poursuite des inlassables recherches qui ont été menées avec l'acharnement et la bonne foi que l'on sait, pour découvrir à quoi je pouvais bien véritablement travailler : je ferais donc le prophète (comprenez, naturellement, le faux prophète), et *malgré moi* peut-être ? Alors, pour faire plaisir à qui ? Mais n'est-ce pas assez évident ? On sait l'aventurier vénal, et toujours pressé de s'engager dans de nouvelles affaires louches, tant par goût du jeu que contraint par la nécessité de faire payer ses dettes immenses. On sait aussi lumineusement qu'Antoine Gallimard voulait au même moment « relancer un prophète dans la course » — on comprend par quels moyens

principaux il aura facilement charmé ce faux auteur. Le bénéfice annexe, pour Crépu, est de faire oublier un instant que je « prophétise » sur un indiscutable présent; et c'était déjà vrai en 1967.

« Que dit l'oracle pour cristalliser ainsi autour de sa personne cette fascination que l'on reconnaît à l'approche sacrée du feu divin? » Crépu devrait mieux surveiller son vocabulaire, qui sent trop la sacristie d'origine.

« En gros une chose, une seule : que tout est désormais soumis à la loi du "spectaculaire intégré" : comprenons simplement que plus rien n'échappe désormais à une technique de gouvernement des êtres et des choses entièrement réglée par une sorte de "one humanity show". Hors du spectacle où tout se résume et s'annule, point de salut. Reconnaissons que ce n'est pas de l'eau qui va au moulin de Guy Debord, c'est un torrent. » Mais ce n'est quand même pas une raison pour aller tomber dans l'excès. Les chrétiens recyclés sur ce module, on le comprend, ne vont pas être des Bloy ou des Bernanos. Le conciliaire a été le nom de leur propre « spectaculaire intégré ». Ils se sont fièrement ralliés à la

démocratie spectaculaire. Les yeux de la foi leur en comptent les merveilles.

« À ce glacial constat d'une aliénation généralisée, on osera toutefois une première remarque : ce n'est certes point la première fois qu'un homme de plume prétend voir mieux que tout le monde dans quel genre de galère chacun s'agrippe à son bout de rame. Le stupéfiant, l'affligeant est qu'on ne trouve visiblement rien à redire à une telle disposition de pensée dont le principe de radicalité dans l'interprétation du monde qu'elle se propose évacue *a priori* ce qui définit pourtant toute expérience véritable de pensée : *l'incertitude, le questionnement infini*. » Ce Tartuffe de Crépu veut donner à croire qu'il reconnaît cette « expérience véritable de pensée, *l'incertitude, le questionnement infini* », dans la conduite effective du spectacle; conduite à tout instant désastreuse et sans retour; de la production économique et de sa transformation totale; de la pollution planétaire et du désastre de la santé publique; du remplacement du langage par les ordinateurs mieux contrôlables; et finalement de l'espèce humaine par une autre espèce mieux adaptée; bref dans tout ce qui se décide et ce qui s'exécute maintenant.

« Et puis, enfin, comment acquiescer à cette vieille équivalence ontologique (qui a tant servi déjà !) maintenue par Debord entre la noirceur totalitaire de l'empire stalino-nazi et celle de "l'Amérique" (entendons par là l'ensemble des sociétés libérales) qui ne serait que "tempérée par les droits de l'homme" : là encore les faits militent pour lui ; là encore, pourtant, l'essentiel est manqué. Il y a une histoire de la démocratie, *via* Tocqueville, qui manque à Monsieur Debord. » Crépu maspérise ma citation. J'ai dit que le spectaculaire-intégré unifié mondialement est « la liberté dictatoriale du Marché, tempérée par la *reconnaissance* des Droits de l'homme *spectateur* ». On observera en outre comment chez Crépu les faits sont opposés à l'esprit, qui leur est supérieur. On reconnaît que les faits militent pour moi, et ce ne sont pas des vétilles interprétées peut-être abusivement : ce sont des faits de décadence grandioses et terribles. Pourtant par ces pauvres faits, « l'essentiel est manqué ». L'essentiel ne peut résider que dans les valeurs d'un Saint-Esprit spectaculaire ; et même absolument démocratique-spectaculaire. Tartuffe-Crépu nous enseigne : Et si les *valeurs* libérales ne peuvent plus être sauve-

gardées que par des techniques totalitaires, qu'à cela ne tienne ! Et par de faux raisonnements de type totalitaire ? Eh bien ! nous les ferons.

L'histoire réelle de la démocratie, qui est en effet très fragile, ne passe pas par Tocqueville. Elle passe par les républiques d'Athènes et de Florence, par les moments de révolution des trois derniers siècles. C'est la victoire de la contre-révolution totalitaire en Russie, et certaines des intentions apparentes de la combattre, qui ont pu rassembler autour de l'héritage intellectuel de Tocqueville la pensée de la recherche ostensible d'une défense de la liberté. Tocqueville ne garantissait pas, de son vivant, que la liberté aurait réellement sa place dans les futures sociétés libérales. J'aime Tocqueville surtout comme auteur des *Souvenirs* sur la révolution de 1848, dont il a si bien vu les faiblesses. Par ailleurs, c'était un homme qui s'est beaucoup passionné pour l'amélioration des prisons.

S'étant acquitté de l'essentiel de la tâche que lui prescrivaient ses responsabilités paravaticanes, Crépu n'a plus qu'à conclure par des plaisanteries très plates ; comme pour gommer un peu ce qu'il y a eu d'affreusement

sérieux dans sa prestation. « Guy Debord, lui, a écrit une *Apologétique* inversée de la solitude contre les illusions de la comédie : cela ne manque pas de panache, c'est un beau leurre mené jusqu'au bout. Au fond, c'est un esprit religieux. Il vise l'immortalité, c'est pourquoi il met un point d'honneur à ne pas se corriger. N'est-il pas mûr pour l'Académie ? »

Dans *Libération* du 15 octobre 1992, Arnaud Viviant écrit : « À l'Université, on nous a recommandé de lire beaucoup de choses, jamais Guy Debord. Comme si le livre et son auteur brûlaient encore. Il est vrai que durant "ce long hiver des années 80", nous passions souvent entre les mains d'ex-révolutionnaires désarmés et penauds d'avoir raté leur grand machin de 68, et qui, à moitié inconscients, nous professaient surtout l'humeur d'un échec. Quand, au sortir de l'*alma mater* et de ses désenchantements idéologiques, nous nous retrouvâmes politiquement hagards mais sommés par la vie même de prendre position, nous repensâmes au livre de Guy Debord. Las, il avait disparu du marché : rare ou épuisé. Aujourd'hui *La*

Société du spectacle est rééditée chez Gallimard. »

L'histoire est charmante, décente, mélancolique, vraisemblable même. Mais elle est fausse, naturellement. *La Société du spectacle* a constamment été présente et vendue sur le marché parisien, avec un nouveau tirage à peu près tous les dix-huit mois pendant vingt-cinq années (avec la seule interruption de quelques semaines en 1971, quand Buchet avait fait saisir l'édition « Champ Libre », et d'une année au plus quand j'ai supprimé l'édition Lebovici et avant que Gallimard la ressorte). Il était permis à tout le monde, et même aux médiatiques, de le lire. Les médiatiques devaient seulement s'abstenir d'en parler : non d'en parler à leurs amis, mais dans leur activité professionnelle. Une des multiples utilités du spectacle lui-même, justement, est de diriger le grand public vers des débats bien famés et même préfabriqués *ad hoc*. On se défie des « effets pervers » que pourraient susciter parfois ces tendances agglutinantes qui ont été si encouragées dans le public du temps, lequel n'est que trop porté à lire n'importe quoi pour la seule raison que c'est un best-seller. On ménage ainsi l'honneur du grand public, qui doit s'intéres-

ser aux vrais grands problèmes assistés par la machine, Umberto Eco par exemple.

L'aimable médiatique trouve à présent très convenable que mon livre soit chez Gallimard ; puisque c'est devenu historique : « Certains en ricanent, n'ayant plus que cette force-là. Pas nous, qui ne l'avons jamais lu. D'abord parce que nous ne sommes pas, par principe, tout à fait contre l'immoralité. Puis nous finissons par avoir le sentiment, comme avec *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, qu'on nous cachait quelque chose (...) Nous pensions avoir affaire à une espèce de philosophe, nous sommes en compagnie d'un stratège. Une sorte de Machiavel ou de Clausewitz moderne, dessinant avec une rigoureuse froideur de géomètre, en fragments, couloir après couloir, pièce par pièce et sans fenêtre, le plan d'une citadelle imprenable — la société du spectacle — et les infinies complexités de son système défensif en cascade de miroirs. »

Comme on l'a vu déjà par l'exemple éclatant de M. Mouton, je suis loin de tenir tous les médiatiques pour des imbéciles ; bien que l'on ne puisse douter que ce système ait fait beaucoup pour augmenter la part de l'imbé-

cillité dans la société, qui déjà n'avait jamais été petite. D'ailleurs, je ne suis pas de ceux qui s'exagèrent la part de responsabilité directe des médiatiques, personnellement : ce ne sont que des salariés, dont très peu s'élèvent au statut d'escrocs. Les prendre pour une sorte de caste dominante, ce serait aussi sot que d'aller imaginer, sous Napoléon III, parce qu'on y avait visiblement le goût des plaisirs de la table, que les maîtres d'hôtel devaient jouir d'une plus majestueuse importance que les maîtres de forges. On goûtera quand même en passant le talent avec lequel ce critique soutient, et jusque par l'habile comparaison avec *Les Cent Vingt Journées*, ce que j'ai noté être le point principal qu'il devait mettre en avant. C'est un jeune homme qui ira beaucoup plus haut que *Libération*.

Dans *L'Événement du Jeudi* du 29 octobre 1991, Régis Debray a la mauvaise idée de vouloir se comparer à moi : il dit que si l'on ne faisait pas quelques concessions aux *media*, ce serait se condamner à disparaître (*où serait le mal ?*). « Disparaître pour de bon, quand on a, comme c'est mon cas, ni chaire d'enseigne-

ment, ni revue en porte-voix, ni place dans l'institution académique, c'est se condamner à parler dans le désert. Ou alors, il faut pouvoir, comme Debord, attendre trente ans pour voir arriver sur la plage sa bouteille à la mer, sans cesser de s'identifier à une seule idée, un seul "isme" toute sa vie. J'ai trop de bouteilles en réserve... » *Je n'ai rien attendu*. À tout instant, je ne me suis identifié qu'à moi-même ; et notamment à aucun « isme », aucune idéologie, aucun projet. Mon temps a été le présent. Quelle querelle ose donc me chercher Debray ? Il parle de trop de bouteilles de réserve. S'il ne s'agissait que d'une dispute entre ivrognes, on pourrait peut-être le féliciter de sa prévoyance : son verre n'est pas grand mais il boit dans son verre. Mais non. L'ambitieux ridicule a couru vers tout, s'est jeté sur tout, a tout manqué. Castro, Guevara, Allende, le règne de Mitterrand première variante. Maintenant il voudrait créer une sorte de science de la médiatisation, il n'en est naturellement même pas capable. Le pauvre se désole de n'avoir pas de chaire, de revue, de place dans l'institution académique.

La revue *Trouvailles* de novembre 1992, rendant compte de la réédition de *La Société du spectacle*, conseille la lecture de « ce texte révolutionnaire », je ne sais trop dans quel but, « aux responsables de la Communication du Conseil général de la Moselle, qui viennent de publier un communiqué rendant compte de l'exposition "Qin Shi Huangdi : les Guerriers de l'Éternité". Texte tout à fait remarquable en son genre, qui mesure la qualité d'une exposition, son succès, sa pertinence, uniquement en millions de francs, en nombre d'entrées (détail des entrées payantes et non payantes), en typologie des visiteurs, en "marchandising", en "*hit-parade* des ventes" (posters, cartes postales, statuettes...), en "dépenses communication", en économie de communication (vu l'écho donné par les *media*), en "retombées économiques", en "retombées d'image"... Il serait trop long de citer l'ensemble de ce communiqué de presse, dont je ne rapporterai d'ailleurs ici, volontairement, aucun chiffre, mais il est vraiment le produit typique de ce que fournit actuellement la société et qui devrait se développer largement, on sait cela ».

Cette revue *Trouvailles* est spécialisée dans l'histoire de l'art, et le commerce des antiquités. Le communiqué de presse qu'elle cite est en effet lourdement typique de notre époque; mais ce qui est encore plus typique de l'époque, c'est que toute cette élite de connaisseurs n'a pas même été capable de s'apercevoir que ces statues ne sont rien d'autre que des faux grossiers, évidents, indiscutables. Ils sont déjà impossibles sur le seul plan de l'histoire des formes, puisque cette découverte d'une telle ancienneté supposée exigeait l'existence préalable de la statuaire stalinienne et nazie — identiques — de l'Exposition de 1937, une vulgarisation extrême de la figuration du personnage asiatique apportée par Gauguin, la bande dessinée américaine autour de 1930 (Dick Tracy); mais avant tout les techniques de destruction de la raison inaugurées par les totalitarismes modernes, et le degré de jobardisme universel qu'a permis d'atteindre la gestion spectaculaire de toutes les connaissances d'aujourd'hui, et notamment à leur stade «spectaculaire-intégré». Les rédacteurs de *Trouvailles* n'ont pas vu cela par eux-mêmes, ou ont considéré le détail comme négligeable ou peut-être n'ont pas osé le dire pour ne pas rompre l'omertà confraternelle.

Je crois du reste être un des rares à avoir révélé l'imbécile tromperie, non pas dans *La Société du spectacle*, puisque ces statues «bi-millénaires» n'avaient pas encore été fabriquées par l'industrie chinoise, en 1967. J'en ai parlé dans mes *Considérations* de 1988, rééditées en même temps que ce premier ouvrage plus général; mais on peut être assuré qu'aucun écho médiatique sur ce trivial détail n'est arrivé aux ignorants de *Trouvailles*, qui sont bien plus hardis pour railler les excès plus ouverts de la passion du «marchandising» en matière culturelle.

La Chine avait fait un travail rustique, apparu en mars 1974, exporté vite dans le monde entier. Le même principe est appliqué maintenant en France, et d'abord suivant les motifs qu'expose avec un tel fanatisme émerveillé le communiqué de presse du Conseil général de la Moselle, quand la Réunion des Musées nationaux opère, avec plus de talent et de légèreté, en mélangeant, pour l'exposition si courue sur le pharaon Aménophis, des pièces authentiques et des détails embellis, joliment rassemblés dans les baraques foraines mises en scène par les experts et amuseurs de la néo-égyptologie.

Déjà en 1986, des plaisantins ont prétendu avoir retrouvé, dans les archives d'une famille béarnaise, la véritable photographie, jusqu'alors perdue, de Lautréamont. Ils l'ont fait paraître comme illustration pour les billets d'une tranche de la Loterie nationale, et ont pensé ainsi authentifier bien assez l'impos-ture. Les naïfs vont trouver discutable cet insolite hommage au poète; ne discuteront donc pas l'insignifiante photographie, qui bien sûr n'aura été elle-même prouvée par rien. Tous ces exemples sont des applications «cultu-relles» d'une théorie de Goebbels qui établissait qu'un mensonge, incroyable au premier regard, va passer d'autant mieux que son extra-vagance paraîtra plus incompatible avec son parrainage par des autorités officielles respec-tables.

Dans *L'Événement du Jeudi* du 5 novembre 1992, Polac doit avouer que je l'ai déçu : il fal-lait, bien sûr, s'en douter dès que l'on a pu comprendre que j'étais même édité chez Gal-limard : «Debord serait-il devenu "consom-mable" et même anodin parce que dépassé? (...) le message me paraissait fort (...) jusqu'en

1989 et la chute du mur de Berlin; ce jour-là le décor de la société du spectacle a com-mencé à se déchirer et la réalité bien sai-gnante n'a pas tardé à balayer les simulacres.» Il faut cette puissante intuition polaquienne pour avoir pensé non seulement qu'après ce «jour-là» en 1989 mais après tous les jours sui-vants et leurs constantes confirmations on sen-tirait que le temps du mensonge spectaculaire était déjà en train de se dissiper devant «la réa-lité bien saignante». *Ils ont grandi ensemble.*

Depuis lors, on a pu voir la Démocratie juger si bien le tyran en Roumanie (*le pays où les urbanistes étaient devenus fous*) et triompher grâce aux victimes de Timisoara-ville-martyre; Ubu redevenu roi en Pologne, dans la dynastie des Walesa; la coalition mon-diale contre l'Irak et son écrasant non-résul-tat; les républiques russes et le développe-ment de toutes leurs guerres civiles avec la démocratie des prévaricateurs, sous Eltsine; les camps de concentration de Serbie, et les négociations ethniques de Sarajevo, qui conti-nuent pendant l'extermination, malgré la courageuse médiation de l'Europe; le débar-quement médiatique-humanitaire de Moga-discio qui portait tant de riz; la victoire de l'État de Droit contre Escobar en Colom-

bie, ainsi que les nettoyages accomplis par les « escadrons de la mort » dans tout le sous-continent; l'abolition formelle de l'*apartheid* et les massacres des Noirs d'Afrique du Sud; l'Algérie que l'on voudrait faire passer pour le seul pays où l'économie ne fonctionnerait plus du tout, et peut-être par la faute des islamistes; l'Italie des Mains Propres, qui établissait enfin la preuve de l'innocence d'Andreotti. Partout la *spéculation* est, pour finir, devenue la part souveraine de toute la propriété. Elle s'autogouverne plus ou moins, selon les prépondérances locales, autour des Bourses, ou des États, ou des Mafias : tous se fédérant dans une sorte de démocratie des élites de la spéculation. Le reste est misère. Partout l'excès du Simulacre a explosé comme Tchernobyl, et partout la mort s'est répandue aussi vite et massivement que le désordre. Plus rien ne marche, et plus rien n'est cru.

Le seul Polac avait jugé devoir en déduire sans plus attendre : « Du show, il ne restera que la dure réalité, et Debord ne sera plus que le prophète des temps révolus. » (C'est sans doute depuis ce bel impair que s'est popularisée la scie récente : « Et qui c'est qui l'a dans le lac ? C'est Poluc ! »)

Dans *L'Humanité* du 5 novembre 1992, dégoûtant journal tout aussi chargé de sang et de mensonges que les comptes du docteur Garetta, il y a même quelques éloges à mon propos. Mais ce n'est qu'insignifiant, puisque signé Philippe Sollers.

Je ne pense pas que le docteur Garetta soit beaucoup plus qu'une sorte de bouc émissaire, pour une époque monstrueuse de la médecine. Le *Manifeste communiste* avait bien vu, déjà, que « la bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités jusqu'alors respectées (...) Le médecin, le juriste (...) le savant, elle en a fait des salariés à ses gages ». Le sang étant une marchandise, il lui faut fatalement suivre les lois de la marchandise. Le sang s'est finalement reconnu marchandise quand un tribunal a qualifié de simple « tromperie sur la marchandise » ce qui avait été indiscutablement une décision de mettre à mort, à des fins de rentabilité, toute la collectivité des hémophiles français. Quels souvenirs resteront de ces « hémophiles contaminés », après tant d'indulgents procès, recommandés, amnistiés ? Rien d'autre sans doute que

l'écho d'une comptine que chanteront plus tard des enfants analphabètes, dans les locaux inflammables de leurs néo-écoles : « Il était un' fois — Pas très loin de Foix —, Et de très bonn' foi — Georgina Dufoix —, Qui vendait du sang. »

(Je dois faire une digression. J'ai lu tant d'extraordinaires imputations, que j'ai ici livrées à la publicité, sur un si grand nombre de manières habiles et sans scrupules dont je suis censé employer mes talents pour me procurer d'occultes ressources ; et l'on me reproche si légèrement d'écrire comme La Rochefoucauld, Retz, ou parfois aussi comme Swift ; que j'ai considéré qu'il était peut-être à craindre qu'un jour on n'en vînt à me reprocher de m'être laissé en surplus, par exemple, soudoyer par Madame Georgina Dufoix, du seul fait que je n'aurais pas dit un mot des si notoires excès de bassesse du personnage. Il est rare, je l'avoue, que l'on ait l'esprit de penser par avance à la variété presque infinie de ce que l'on semble pouvoir s'aviser d'aller blâmer chez quelqu'un comme moi. Mais il faut dire qu'il n'est en fin de compte pas difficile, si l'on y pense avec une vigilance suffisante, de supprimer radicalement par avance, grâce à de tels contre-feux, beaucoup des

pires possibilités qui auraient autrement pu être abandonnées à la calomnie.)

Dans *Le Point* du 28 novembre 1992, Jean-François Revel ne varie pas dans ses enthousiasmes : « Quel sentiment de pénible contraste quand on relit aujourd'hui *La Société du spectacle*, de Guy Debord, paru en 1967, et réédité, tient à nous préciser l'auteur, sans changement ! D'un côté, l'idée est neuve de décrire la réalité métamorphosée, uniformisée par les *media* en un spectacle planétaire. D'un autre côté, le style, la pensée, l'encadrement théorique et terminologique sont âgés. Ils restent murés dans ce volapük hégéliano-marxo-marcusien qui paraît de nos jours aussi démodé que le jargon de la scolastique médiévale. L'auteur récuse, certes, et Staline et Mao, et même Trotski, mais c'est plutôt parce que leurs projets lui semblent insuffisamment révolutionnaires. L'adversaire unique, sous le nom de "Société du spectacle", n'en reste pas moins pour lui le capitalisme. (...) Ce qui affaiblit maintes analyses de la communication médiatique, c'est souvent qu'à travers le spectacle leurs auteurs attaquent en réalité le libéralisme démocratique. Les critiques classiques,

directement inspirées du marxisme, sur les terrains économiques et politiques sont déconsidérées. C'est désormais le spectacle qui sert donc de notion relais dans les attaques contre la civilisation libérale. (...) C'est leur théorie d'ensemble qui pêche. Oui, le spectacle simplifie, unifie, abolit, travestit fréquemment la réalité. Mais prétendre qu'il la remplace totalement dans l'esprit des humains est une fantasmagorie. Un exemple : rarement campagne électorale s'est autant éloignée de la réalité, pour jouer avec le pur et le pire spectacle, que la campagne présidentielle américaine. Et pourtant, avant comme après l'élection, les sondages, autant que les commentateurs, ont mis en évidence avec clarté les raisons de la montée, puis de la victoire de Bill Clinton : désir de porter au pouvoir une nouvelle génération... »

Eh bien ! la voilà donc au pouvoir, cette nouvelle génération. Clinton paraissait l'homme idéal pour une campagne électorale qui durerait perpétuellement. Mais il était pressé d'agir. Maintenant il décide. Et les résultats sont si merveilleux que l'on se demande si quelqu'un d'autre osera même encore gouverner, après le virtuose saxophoniste.

Dans *L'Idiot international* de décembre 1992, un certain Charles Dantzig entreprend à son tour de se faire remarquer en parlant de moi. Il commence ainsi : « On regarde toujours Guy Debord de face. Quel beau front de taureau ! Quels cailloux il doit soulever, puisqu'il nous le dit ! On s'écarte, on regarde de côté : il n'y a pas de charrue. » Où ai-je jamais prétendu être utile à quelque chose ? Pourquoi me faudrait-il tracer un sillon ? « J'ai horreur de tous les métiers... La main à plume vaut la main à charrue. » Je me flatte même, si l'on considère la forme et le contenu de tout ce que j'ai jamais voulu réaliser, dans les arts et dans la critique sociale, de n'avoir jamais eu aucune activité qui puisse passer pour socialement honnête ; en exceptant cette fort brève période de ma jeunesse où j'ai pu très bien vivre rien qu'en jouant au poker, puisque sans tricher : par pure capacité stratégique.

Dantzig continue, et l'on remarquera qu'il a la preuve. On verra aussi qu'il a reçu la même *velina* que Bizot, pour évoquer le mot usité dans la presse italienne sous le fas-

cisme : « La preuve, c'est que le livre qui a fait la gloire de Debord, *La Société du spectacle*, ne veut rien dire. Si on lisait Debord, au lieu d'admirer ce qu'on y met soi-même, on se rendrait compte que c'est écrit en simillimarxiste, qui n'est pas clair. » En somme, tout ce qu'il y a de bon dans ce livre est ce qu'y projettent d'eux-mêmes mes généreux mais trop innocents lecteurs, qui avaient cru savoir lire en sortant de l'école mais que leurs indignes enseignants en fait ont livrés désarmés à un habile plagiaire ; lequel, pire qu'Attali, dépouille de leurs idées ses propres lecteurs. On n'avait jamais vu spoliation si vile. Un vampire se contenterait de boire leur sang.

« Il ne donne jamais de définition de ce fameux spectacle : il en donne cinquante. Une fois c'est le mauvais rêve de la société moderne déchaînée, une autre fois le discours ininterrompu que l'ordre présent tient sur lui-même, une autre fois l'autre face de l'argent. On ne sait jamais de quoi il s'agit. » C'est un argument qui fera peut-être date dans l'histoire de la pensée artificielle. Il doit sûrement procéder du temps de la pensée scientifique des ordinateurs. Une définition est sûre parce qu'elle est la seule. Com-

ment pourrait-on faire confiance à trois arguments ? Quelle lecture assistée pourra vous assurer s'ils vont être tous les trois complémentaires ? « On ne sait jamais de quoi il s'agit ! » Et de fait, sur les trois citations qui en résument cinquante, une est falsifiée, comme pour prouver tout le contradictoire qui se dissimulerait parmi les « cinquante ». Celle que Dantzig a falsifiée est celle-ci : « le mauvais rêve de la société moderne *enchaînée* ». Il a simplement remplacé l'épithète par son contraire, « *déchaînée* », qui ferait, certes, très peu sérieux pour évoquer notre société, surtout en 1967. Aujourd'hui, on pourrait peut-être croire à une honnête erreur de lecture s'il avait prétendu lire par exemple « *désarrimée* » : car c'est bien ce qui est arrivé aux marchandises modernes, qui n'ont même plus à être effectivement consommées, et dont la totalité du chargement n'est plus maîtrisable.

Dantzig dit : « Exemple de bluff "là où le monde réel se change en simples images, les simples images deviennent des êtres réels, et les motivations efficientes d'un comportement hypnotique". Où est le français ? (...) "Le spectacle est le mauvais rêve de la société moderne enchaînée, qui n'exprime finalement que son désir de dormir. Le spectacle

est le gardien de ce sommeil." Le spectacle est un rêve et le gardien du sommeil. Où est la logique? » Dantzig n'a pas reconnu que la première phrase qu'il blâme pour commencer est un détournement d'un célèbre argument du jeune Marx, et tout ce qui suit, sur le rêve, d'exactes citations de Freud. Où est la culture? Le loustic a-t-il une si impérieuse exigence d'intégration immédiate et totale, qu'il blâmerait la traduction en français de penseurs allemands, quels qu'ils soient? Ou seulement de ceux-là, que pourtant il s'est abstenu de lire? On a vu qu'il ne disait pas ce qu'il pensait de Marx, et peut-être par force. On remarque qu'il ne veut rien savoir de la psychanalyse non plus. Son goût vraiment abusif du clair génie français, et dans une tribune où vont s'acoquiner notoirement les suspects des plus diverses origines; aura-t-il mené Dantzig jusqu'à un simili-racisme, qui n'est pas clair? « Il ne donne pas de précisions. Il y a du suspense. On attend. Debord est l'Agatha Christie des moralistes. Seulement, il est moins honnête : il ne donne jamais la solution. Nous ne saurons jamais qui sont les dix petits nègres de la gare de Bologne. » C'est tout simplement parce que je n'écris pas de romans policiers. Je ne suis pas non plus

un journaliste de gauche : je ne dénonce jamais personne.

« "Le plan devra rester assez peu clair", dit-il. Outre que c'est réussi, cela laisse entendre qu'il est en danger. Personne ne s'avise qu'il est beaucoup plus risqué de sous-entendre, et que Debord n'a pas été assassiné par des services secrets. » C'est une évidence que le plus grand danger où je me suis trouvé est le danger de n'avoir que trop bien persuadé l'adversaire de la vérité de mes conclusions : j'en tiens grand compte. On pourra voir dans les documents réunis ici que l'on m'a très souvent reproché d'avoir beaucoup influencé telle ou telle sorte de gens. J'ai dû écrire déjà en 1979 dans la *Préface à la quatrième édition italienne de "La Société du spectacle"* : « L'un avait vu ce livre ne pas aborder le problème de l'État; l'autre l'avait vu ne tenir aucun compte de l'existence de l'histoire; un autre l'a repoussé en tant qu'éloge irrationnel et incommunicable de la pure destruction; un autre l'a condamné comme étant *le guide secret de la conduite de tous les gouvernements constitués depuis sa parution*. » (Je souligne ici l'extravagance.) J'ai toujours eu des critiques qui étaient d'étonnants bouffons. Malgré tant d'exagérations, je sais qu'il y avait aussi une

part de vérité : trop de gens sont portés à croire ce que je dis. Tout se déchiffre, mais pas facilement par les ordinateurs, qui ne comprennent pas la dialectique. Il y a des moments du processus — et 1988 en était précisément un — où il est bon de faire retarder certaines conclusions d'un an ou deux.

Je n'ai jamais rien sous-entendu. J'ai même dit en 1988 : « Je ne me propose, sur aucun aspect de la question... de convaincre. Les présents commentaires ne se soucient pas de moraliser. » Les services les plus secrets n'assassinent jamais personne sans avoir exactement évalué en totalité les avantages et les inconvénients, comme aussi les urgences.

Voyons donc encore Dantzig. Cette tête de mort veut se donner l'air d'être un expert dans la littérature et l'édition, il tranche du connaisseur : « Après le simili-marxiste de *La Société du spectacle*, il dit dans les *Commentaires* (il se commente soi-même, c'est dire s'il est important) : "Je vais écrire d'une façon nouvelle." Ce n'est pas une phrase d'écrivain. » Je ne me commente pas moi-même. Ces *Commentaires* ne sont pas sur mon livre de 1967. Qui sait lire voit tout de suite qu'ils sont sur l'évolution de la société du spectacle elle-

même, en 1988. Je ne suis pas « un écrivain », je n'ai rien respecté des valeurs de cet art. J'ai laissé de telles ambitions à des Dantzig. Et le même Dantzig va encore maspériser pour un coup de plus. J'ai dit : « Le malheur des temps m'obligera donc à écrire, *encore une fois*, d'une façon nouvelle » : car en effet c'est plusieurs fois que je l'avais déjà fait, moi.

Le spécialiste voudrait conclure : « D'autres sont meilleurs. Ils volent ses idées à Debord, et ils ont raison. Comme dit Karl Kraus, une idée n'appartient pas à qui la découvre, mais à celui qui l'énonce le plus brillamment. » Cette idée-ci a été énoncée beaucoup plus brillamment avant Karl Kraus. Le spectacle et ce qu'il produit, ce ne sont en rien *mes idées*. Quant à la critique du spectacle, quoi qu'on dise, je ne crois pas du tout que la présente société souhaite véritablement la voir sous une forme plus brillante encore. La dose a suffi.

Il n'est pas intéressant de prolonger, dans l'année 1993, l'abondance des redites obstinées, ou des variantes infidèles, de la même multitude d'inepties. Ce serait trop faire sentir le procédé de fabrication, daté. Je m'en tiendrai donc là sur la technique que j'ai déjà assez amené mes lecteurs à connaître. Je crois par contre dignes d'être signalées des réflexions qui témoignent d'un grand renouvellement de la critique dont je viens de montrer ce qu'elle était dans les cinq dernières années. Je rappelle qu'on me reprochait le plus généralement d'être un paranoïaque, et on en donnait pour preuve que j'étais presque seul au monde à discerner presque partout des agents secrets, des complots, de très nombreuses informations dissimulées. La mode pourrait évoluer vite ici, si l'on

remarque ce qu'a publié, dans *Globe* du 5 mai 1993, le sérieux M. Yves Baumgarten, qui sur ce point peut paraître débordiste avec excès. Ce critique écrit : « Guy Debord occupe aujourd'hui une position singulière au sein de la société spectaculaire-marchande, celle de critique révolutionnaire appointé par elle. Par un renversement qui n'apparaîtra curieux, voire paradoxal, qu'à ceux à qui fait défaut tout sens de la stratégie et de l'histoire, ce qui revient au même, le théoricien radical de la spectacularisation (le néologisme est laid mais nécessaire), de la domination des hommes par la logique marchande, se trouve désormais dans la situation d'un agent des services secrets de tel ou tel pays, employé et rémunéré par les services d'un État ennemi. L'analogie est bien sûr trompeuse, injurieuse même, en ce qu'elle pourrait laisser croire qu'à l'instar de l'agent "retourné" par le service ennemi Debord serait passé, avec armes et bagages, dans le camp adverse. (...) La première et moins importante de ces raisons est purement financière. Toute son existence d'homme et de penseur, Debord l'a passée à prôner l'abolition de l'ordre des choses existant, et l'une de ses conditions, le travail salarié. Il a mis en pratique avec virtuosité cette exigence pour

lui-même, et la signature du contrat avec Gallimard participe sans nul doute de cette virtuosité. »

On remarquera d'abord qu'il appartient tellement à l'essence *de notre temps* de tout interpréter en termes d'agents secrets que même ma propre singularité historique, malgré de frappantes différences et contradictions, semble maintenant pouvoir mieux lui apparaître sous la figure de l'agent secret. M. Baumgarten reconnaît que j'ai continuellement été hostile au travail salarié, aussi par fidélité à une opinion historique universelle mais dangereuse bien sûr ; et que j'ai eu d'abord la sincérité de la mettre en pratique quand il s'agissait de mes propres préférences et expériences dans la vie. Il veut bien me reconnaître, sur ce terrain, ce qu'il appelle de la « virtuosité ». Je préciserai même que je ne considère pas cette indépendance en matière d'argent préservée toujours dans des conditions qui ont pu être à certains moments difficiles, comme la « moins importante de ces raisons », ainsi que cet observateur a la politesse de le déclarer. J'avoue sans gêne qu'avant tout, je ne voulais en aucun cas travailler. Je pense comme M. Baumgarten que dire le sens de la stratégie, ou de l'histoire,

cela revient au même. Mais je me propose d'éclaircir tout ce que peut charrier d'obscur et de vague cette métaphore de l'agent secret. Est-ce que M. Baumgarten croit que c'est rien qu'en étant édité chez Gallimard que je serais « appointé » par « la société spectaculaire-marchande » ? Les choses lui semblent-elles à ce point avancées dans la fusion ? Je ne suis même pas « appointé » par les Éditions Gallimard. Je ne suis lié à cet éditeur que par un contrat, parfaitement libéral, touchant l'édition ou la réédition d'un certain nombre de mes livres. M. Baumgarten estime-t-il plutôt que le fait s'est réalisé, précisément, à côté de Gallimard, d'une autre manière ; ou qui même peut-être resterait à négocier ? s'agit-il seulement d'être « employé et rémunéré » à titre fictif, comme d'autres, ou réellement à des travaux plus occultes ? Ou suppose-t-on que je voudrais poser d'autres conditions, par exemple politiques ? Où pourrait mener ici la notion de virtuosité ?

M. Baumgarten reconnaît lui-même que son analogie de l'agent d'un service secret de « tel ou tel pays » retourné au service d'un autre est « trompeuse ». S'il l'a utilisée pourtant, je suppose que c'est parce qu'il pense sentir une part de vérité ; mais il n'a pas su en

préciser les évidentes limites. Tous ces « services » étaient liés à des États, partiellement rivaux. Mais aucun n'a jamais pu être, évidemment, opposé aux intérêts mondiaux du gouvernement du spectacle. Je ne me suis mêlé en rien à ces affrontements subalternes. Je n'ai été au service de personne. Je n'ai donc pu trahir aucun de ces services, puisque je n'ai voulu en connaître aucun. Il est hors de question maintenant que je laisse mes armes et bagages pour consoler le Spectacle. Mes seules armes et mes peu encombrantes possessions sont mes capacités d'analyses stratégiques et mes grandes connaissances historiques ; et sans elles je n'intéresserais personne. Xénophon, au début de l'*Anabase*, formule un très juste raisonnement à ce propos, quand on se trouve dans une passe périlleuse.

Mais le centre de la question, n'est-ce pas que personne ne peut plus douter de ce qui devrait être « retourné », entre moi et la marche du monde ; si pour celle-ci il était encore temps ? Ou si peut-être seulement les responsables de la marche du monde voulaient faire croire qu'il serait encore temps ?

Dans le degré de la catastrophe où nous a jetés la démocratie spectaculaire, il est certain que rien n'est resté si précieux que les stratégies.

Je dois aussi faire remarquer qu'avoir été « le théoricien radical... de la domination des hommes par la logique marchande », c'est un mérite que je n'ai jamais contesté à Karl Marx.

J'avais aussi expliqué, en 1979, dans la même *Préface à la quatrième édition italienne de "La Société du spectacle"*, ce que je me proposais d'obtenir en 1967 : « Il n'est pas douteux, pour qui examine froidement la question, que ceux qui veulent ébranler réellement une société établie doivent formuler une théorie qui explique fondamentalement cette société ; ou du moins qui ait tout l'air d'en donner une explication satisfaisante. (...) Sans doute, une théorie générale calculée pour cette fin doit-elle d'abord éviter d'apparaître comme une théorie visiblement fausse ; et donc ne doit pas s'exposer au risque d'être contredite par la suite des faits. Mais il faut aussi qu'elle soit une théorie parfaitement inadmissible. Il faut donc qu'elle puisse déclarer mauvais, à la stupéfaction indignée de

tous ceux qui le trouvent bon, le centre même du monde existant, en ayant découvert la nature exacte. La théorie du spectacle répond à ces deux exigences. »

Je me suis plu ici à me citer moi-même en plusieurs occasions. Je n'ignore pas que beaucoup de gens trouveront la chose choquante. Personne ne serait choqué — et il n'aurait même pas paru utile de me bâtir cette mauvaise réputation — si je me trouvais, comme les autres, dans l'impossibilité de citer encore aujourd'hui ce que j'avais pensé antérieurement. Pour raviver les regrets de ceux qui n'ont pas compris au juste moment, j'ajouterais que ce qu'il y avait de plus admirable dans la citation que j'évoque maintenant tenait dans la terrible vérité de ce mot : « le centre même du monde existant ».

C'est cette réussite qui explique l'émotion, excessive parfois, qui aura si longtemps accompagné *La Société du spectacle*. Un livre capable de répondre simultanément « à ces deux exigences » m'a semblé, pour l'essentiel, sans défaut. Ceux qui n'auront pas admis ce livre se seront donc trompés. Et je ne vois pas en quoi d'autre j'aurais jamais pu faire la preuve de capacités meilleures, étant comme j'étais.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE (Folio, n° 2788).

COMMENTAIRES SUR LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE,
suivi de PRÉFACE À LA QUATRIÈME ÉDITION
ITALIENNE DE « LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE »
(Folio, n° 2905).

CONSIDÉRATIONS SUR L'ASSASSINAT DE GÉRARD
LEBOVICI.

PANÉGYRIQUE. *Tome premier.*

“CETTE MAUVAISE RÉPUTATION...”

ŒUVRES CINÉMATOGRAPHIQUES COMPLÈTES.

« POTLATCH » 1954-1957. Présenté par Guy Debord (Folio,
n° 2906).